

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 588.—SAMEDI, 10 AOUT 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. L'ABBÉ ANTOINE GAUVREAU
LE NOUVEAU CURÉ DE SAINT-ROCH DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 AOUT 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique.—Les hommes de Châteauguay, par Benjamin Sulte.—Carnet du *Monde Illustré*, par J. St-E.—Monument aux victimes du typhus.—Le meurtre de M. Stamboulof (avec portrait).—L'innocent de St-Pair, par Henry Greslé.—Propos du docteur.—Poésie : Le paysan, par Paul Deroulède.—Chronique européenne : Le 14 juillet à Paris, par Raoul Bresseau.—La Dame Rouge, par Karoli.—L'abbé Antoine Gauvreau, par R. G. P.—La révolution de Cuba.—Lavons les fruits avant de les manger, par H. de P.—Primes du mois de juillet.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Une charmante surprise (avec gravure).—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portrait de M. l'abbé Antoine Gauvreau, le nouveau curé de Saint-Roch de Québec.—L'insurrection de Cuba : Un combat dans les palmiers.—L'Outaouais supérieur : Gordon Creek.—Montréal : Monument élevé à la Pointe Saint-Charles aux victimes du typhus.—Portrait de M. Stamboulof, ex-premier ministre de Bulgarie, assassiné.—Montréal : Résidences de M. le Dr de Martigny et de M. L.-H. Fréchette, rue Sherbrooke.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



PENDANT que les élections se terminent en Angleterre et que le parti conservateur l'emporte à une majorité tellement écrasante, que son adversaire, le parti libéral, semble effondré pour un demi-siècle ; pendant que, dans le Royaume-Uni la Primrose League se réjouit sans réserve et augure de ce succès une longue ère de calme et de prospérité ; pendant que les parlements européens font trêve à leur tour et ne songent plus qu'aux douceurs de la villégiature ou aux ablutions salines, les points noirs s'avancent à l'horizon et commencent à obscurcir ce beau ciel radieux sous lequel semblent respirer si à l'aise les triomphateurs du scrutin et les législateurs oisifs.

En Italie, on se prépare à la guerre. Cela n'est que trop évident. On y rêve de la con-

quête de la Tripolitaine et de l'Abyssinie. Déjà des troupes nombreuses sont réunies dans l'extrémité sud de la péninsule, toutes prêtes à être transportées par les vaisseaux anglais, s'imagine, sans doute, signor Crispi.

La Macédoine commence à se soulever contre la Turquie, habile diversion qui pourrait empêcher celle-ci d'envoyer des renforts à Tripoli.

La Bulgarie, que la mort tragique de Stamboulof a mis de nouveau en ébullition, va, d'un instant à l'autre, se jeter dans les bras de la Russie ou s'inféoder à la Triple-Alliance, selon que son prince, fort perplexe, se décidera à abdiquer ou à régner.

L'empereur d'Allemagne fait mine de vouloir mettre la main sur le Maroc, persuadé, sans doute, que l'Espagne, épuisée par l'insurrection cubaine, et la France, engagée dans son expédition de Madagascar, sont impuissantes à l'en empêcher.

L'Angleterre, elle, reste silencieuse, énigmatique comme le sphinx, mais poussant la construction de ses cuirassés et souriant à tous ces événements comme aux préparatifs d'un grand bal.

Cette situation, que nous venons de résumer en quelques mots, ne se présente pas précisément sous des couleurs de rose. Nous ne pouvons nous empêcher de penser et de dire qu'elle annonce l'orage. Un seul homme, à notre avis, a le pouvoir, en Europe, d'empêcher la conflagration d'éclater. Cet homme, c'est le marquis de Salisbury, investi désormais d'une puissance et d'une autorité que Benjamin Disraëli lui-même n'a pas possédées. Aura-t-il la sagesse de le vouloir ? Nous n'hésitons pas à le prédire et à y compter.

La révolte de Formose prend des proportions graves pour les Japonais. Il est à prévoir que les vainqueurs de la Chine n'y établiront pas facilement leur domination.

Le Japon, qui est devenu un peuple instruit, aurait dû consulter un peu l'histoire avant de tenter l'occupation définitive de cette grande île, véritable nid de pirates.

Les Hollandais, qui en prirent possession au dix-septième siècle, furent obligés de se retirer après quelques années d'occupation. Une population guerrière les en chassa.

Devenue plus tard possession chinoise, l'île de Formose essaya de secouer le joug de ses nouveaux maîtres. L'insurrection de 1788 coûta à la Chine une centaine de mille hommes et une immense somme d'argent.

Aujourd'hui, les Pavillons-Noirs, dont la réputation de férocité est bien établie, résistent énergiquement aux Japonais ; ils savent même prendre admirablement l'offensive ; ils ont infligé de sérieux échecs aux envahisseurs. La saison pluvieuse, les fièvres, la dysenterie contribuent à affaiblir l'armée japonaise.

Tout cela finira, sans doute, par la victoire des troupes du mikado, mais au prix de quels sacrifices ! Le Japon devra maintenir à Formose une garnison considérable pour empêcher l'esprit révolutionnaire des Formosiens de se manifester trop souvent.

La gloire se paie. Les Japonais, dans un avenir peu éloigné, le constateront peut-être avec regret.

Une dépêche du Brésil, annonce de source autorisée que l'île de la Trinité, dont l'Angleterre réclame la propriété, a déjà été occupée en son nom, au siècle passé, en 1700, par le docteur Hally, sans que le Portugal ait alors protesté.

Le Brésil n'en avait pas jusqu'à aujourd'hui publiquement réclamé la propriété. Mais le

gouvernement anglais est disposé à discuter, dans un esprit amical les représentations que le Brésil voudrait bien lui faire à ce sujet.

D'un autre côté, on annonce que le gouvernement brésilien a remis deux notes à la légation d'Angleterre pour protester avec énergie contre l'occupation de la Trinitade.

Il invoque l'ordre de l'amirauté anglaise, du 22 août 1782, qui fit évacuer et restituer l'île au Portugal.

L'opinion publique est très exaltée.

* *

En Bulgarie, les partisans de Stamboulof ne semblent pas vouloir désarmer, malgré la mort de leur chef.

S'il faut en croire le *Swoboda*, organe du parti, M. Petkoff en prendrait la direction et continuerait la lutte contre l'influence russe.

Dans un article intitulé : "Quels sont les meurtriers de M. Stamboulof ?" ce journal cite une série de prétendus faits tendant à insinuer de nouveau que le prince porte la responsabilité de la mort de M. Stamboulof.

Le service de surveillance fait chez quelques agents diplomatiques et chez quelques partisans de M. Stamboulof continue, surtout pendant la nuit, bien qu'aucune tentative de désordre n'ait eu lieu.

On dit que la veuve de Stamboulof, ses trois enfants et sa belle-sœur, Mme Moutkouroff, sous l'impression de l'attitude hostile de la foule, pendant les obsèques de Stamboulof, auraient résolu de quitter la Bulgarie et d'aller vivre en Roumanie.

* *

La ville de Hambourg, qui s'est toujours distinguée parmi les grandes villes allemandes par son culte envers le prince de Bismark, veut lui ériger une statue qui n'aura pas sa pareille dans le monde.

Sur un monticule, situé sur la rive droite de l'Elbe, on construira un piédestal de granit mesurant à peu près 5,000 mètres cubes et sur ce socle monstre s'élèvera la statue du prince, haute de 30 mètres. La statue sera en bronze.

Les frais de ce monument sont évalués à un million de marks.

* *

Peut-on connaître, d'après la couleur des yeux des criminels, leur spécialité dans le crime ?

Oui, nous répond une revue spéciale russe, *Jouriditchess Gazetta*, en se basant sur les observations recueillies par M. Karlow, le chef de la station anthropométrique de Saint-Petersbourg.

D'après le savant russe, chaque spécialiste criminel a une couleur spéciale d'yeux.

Les meurtriers et les voleurs ont toujours des yeux couleur marron ; ceux qui pratiquent l'abus de confiance sous toutes ses formes ont des yeux couleur cannelle ; les vagabonds ont des yeux couleur bleu azur !

Les yeux noirs et bleus brillent par leur absence dans le monde des criminels.

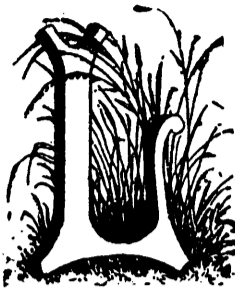
D'après le journal juridique russe, le vingtième siècle va baser ses théories de criminalité sur ce signe incontestable et des plus véridiques !

Le développement de l'enseignement primaire a changé l'équilibre moral du monde.—EMILE LEVASSEUR.

Notre race est trop fière pour se résigner à l'humiliation sans jeter un défi suprême à la destinée.—BERTHELOT.

LES HOMMES DE CHATEAUGUAY

I



ES journaux, ayant soulevé la question de savoir quels noms devraient être inscrits sur le monument de Châteauguay, je me hasarde à soumettre ceux qui suivent, les plaçant par ordre de mérite, selon mon humble jugement :
Lieutenant - colonel Charles-Michel d'Irum-

berry de Salaberry.

- Capitaine E.-R. Ferguson.
- J.-B. Duchesnay.
- J.-M. LaMothe.
- M.-L. Duchesnay.
- C. Daly.
- J.-B. Bruyère.
- P.-D. Debartzch.
- B. Lécuyer.
- Lieutenant M. O'Sullivan.
- W.-D. Johnson.
- L. Guy.
- B. Schiller.
- J. Hebden.
- Capitaine J.-M. Longtin.
- Etienne Eneau.

Tous ces officiers ont subi le feu durant la bataille du 26 octobre 1813, et, de plus, chacun d'eux s'est distingué par quelque trait digne d'être noté. Par exemple, Daly repousse deux fois l'ennemi et tombe sous une balle mortelle ; Bruyère le remplace, et tombe frappé à son tour ; Schiller prend le commandement de la compagnie et tranche, d'un coup de sabre, la tête d'un officier américain, qui roule à ses pieds ; Duchesnay lance à l'improviste quelques centaines de balles qui mettent 1,500 hommes en déroute ; Longtin, par ses paroles et son courage, électrise sa troupe ; Guy arrive à Salaberry reculant devant l'armée de Hampton, pied à pied et tirillant avec seulement vingt hommes : " Je vous amène l'ennemi ! "

Ferguson, Duchesnay, LaMothe, Johnson, Lécuyer, Debartzch, solides comme la vieille Garde, résistent à un feu enragé qui dure, à deux reprises, près de trois heures.

O'Sullivan et Hebden font exécuter les ordres de Salaberry sur tous les points du champ de bataille. Eneau donne à la milice de Beauharnois, à l'attaque de l'après-midi, l'occasion de se distinguer et d'effacer la pénible impression qui était restée du combat du matin.

O'Sullivan, Bruyère, Longtin, Eneau, ci-dessus mentionnés, appartenaient à la division de Beauharnois, laquelle comptait dans ses rangs les officiers dont les noms suivent et qui, je crois, prirent tous part à la bataille :

Major Edme Henry ; capitaines Alexis Sauvageau, Charles Archambault, James Miles, Basile Lamarque ; lieutenants Nicolas Buteau, Jean-Louis Cérat ; enseignes J.-B. Vian, Louis Julien, Pierre Boyer, Amable Foucher, J.-B. Gastien ; sergent quartier-maître Pierre Dandurand.

Dans les *Fencibles*, il y avait les lieutenants Charles Pinguet, garçon de mérite ; De Lormier, qui fut tué à Chrysler Farm, et Benjamin Delisle.

A la garde du gué était le capitaine Philippe Panet, du 1^{er} bataillon de la milice d'élite incorporé.

Le lieutenant-colonel George Macdonnell et les capitaines J. Robertson et James Wright se trouvaient aussi présents ; je pense que Robertson s'est battu.

Cinq Voltigeurs ont traversé la rivière pour aller faire des prisonniers, et ils y ont parfaitement réussi. Leurs noms étaient : Vervais, Dubois, Caron, Pelletier et Vincent. Ce dernier me paraît être un sang mêlé de Lorette.

Le soldat Jean-Baptiste Leclair avait été à la prise du Détroit en 1812 ; il était présent à Châteauguay et se battit ensuite à Chrysler Farm.

Voilà quarante noms qui se rencontrent ensemble pour la première fois depuis 1813 ; j'ai eu assez de peine à les réunir pour en parler un peu. Mes sources sont l'almanach de Québec 1812-15, des lettres privées, la consultation d'une centaine de volumes imprimés, les déclarations de divers soldats témoins oculaires, les ordres du jour de la milice, les narrations des lieutenants O'Sullivan et Pinguet, le bordereau de paye de la milice de Beauharnois dressé l'avant-veille de la bataille, les papiers des pensions accordées aux blessés, etc.

Ma liste donne trente-deux officiers pour moins de cinq cents hommes qu'avait de Salaberry, soit sept officiers pour cent hommes, ce qui est suffisant, mais il est probable qu'il y en avait davantage.

Benjamin Leco



L'armée espagnole va réussir à étouffer l'insurrection à Cuba. Mais il lui a fallu pour cela mettre en campagne 40,000 hommes et livrer bien des batailles, comme le représente l'une de nos gravures.

Mgr Bégin, archevêque de Cyrène, et administrateur du diocèse de Québec, a accepté de prononcer le sermon au couronnement de la statue de Notre-Dame de Guadeloupe, près de Mexico, au mois d'octobre.

Un grand deuil vient d'affliger la famille de M. l'évêque N. A. Hurteau, par la mort de dame Marie-Emmeline Larocque, sa digne épouse. Ce décès, qui fait un veuf éploré et six orphelins inconsolables, s'est produit le 1^{er} août courant. Nos cordiales sympathies.

La semaine dernière est décédé, en sa résidence de Sorel, P.Q., à l'âge de soixante-deux ans, M. Léon Leduc, ancien député de Richelieu à la Législature, ancien conseiller de ville et marguillier de Sorel, etc., etc.

Nos condoléances à la famille.

Nous venons de recevoir les très intéressantes études archéologiques de M. Ernest Gagnon, réunies en un fort volume, sous le titre : *Le Fort et le Château Saint-Louis*. Cet ouvrage, dédié par l'auteur à Son Honneur le lieutenant-gouverneur, M. Chapleau, mérite une appréciation toute spéciale. Nous aurons occasion de la faire. En attendant, merci.

Dans les premiers jours de la semaine dernière, Montréal a été mis en émoi par la nouvelle d'un nouveau meurtre affreux. Mardi, le 30 juillet, à 3½ hrs de l'après-midi, un individu du nom de Azarie Gauthier tuait, de cinq coups de revolver, son amante, Céline Consigny.

Ces coups de sang, dont la fréquence se développe d'une façon désolante dans notre cité, démontrent assez clairement aux observateurs impartiaux que, par derrière la foi

qui s'en va, à cause de l'apathie des uns, de la sourde hostilité des autres, le flot de l'immoralité, de la barbarie grossit et monte rapidement.

Notre ami et collaborateur, M. Pierre-Geo. Roy, de Lévis, nous adresse un exemplaire de sa brochure : *Oraison funèbre du comte de Frontenac, prononcée dans l'église des Récollets de Québec, le 19 décembre 1698, par le Père Olivier Goyer*.

C'est une de ces bonnes vieilles reliques d'histoire, telles que nos annales nationales en seront redevables pour beaucoup à notre estimé correspondant, surtout depuis qu'il rédige l'intéressant *Bulletin des recherches historiques*.

Nous lui disons : merci, en notre nom personnel et celui du public canadien.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J.-M. D., Montréal.—Malgré le bon goût du sujet et l'amabilité de la forme, impossible d'accepter votre lettre-ouverte aux anciennes collaboratrices du MONDE ILLUSTRÉ. Vous pensez juste ; exercez-vous à vous exprimer plus "convenablement," dans le sens littéraire du mot.

M. Ed. Richard (l'auteur d'*Acadia*).—Vous nous obligez de vouloir bien passer aux bureaux du journal, ou nous y faire parvenir votre adresse exacte.

Ribon.—L'article *Deux victimes* serait acceptable ; mais vous ne devez pas oublier que LE MONDE ILLUSTRÉ ne publie rien sans un nom responsable.

A. L., Saint-Zotique.—Fort gentil, votre pastel : *Vaudreuil*, bien que les couleurs en soient peut-être un tantinet chargées. Nous publierons.

Aimée Patrie, Edmundston, N.-B.—C'est avec le plus vif plaisir que nous vous ouvrons les colonnes du seul journal littéraire canadien français illustré de l'Amérique. Le talent dont vous faites preuve et les nobles sentiments qui vous animent vous rendent digne d'y figurer aux premiers rangs.

Ludo, "Villa Blanche."—Accepté, vos *Quinze ans*, bien qu'ils ne soient pas tout à fait impeccables. Le souffle poétique est toujours là, mais travaillez beaucoup, beaucoup la forme.

F. & L., Chambly ; O. N., Battleford ; Adj. D., Québec—Reçu vos photographies ; merci. Nous tâcherons de les utiliser en temps et lieu.

Jules L., Halifax.—La *Cloche de Louisbourg*, que vous sonnez si bien, aura son écho dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

A.-L. L., Saint-Jérôme.—De la littérature dans le genre du poème soumis, LE MONDE ILLUSTRÉ n'en saurait accepter. Si, avec le même talent qui s'affirme là, mais dans un ton qui soit aux antipodes, vous nous envoyez des contributions, nous serons heureux de vous compter au nombre de nos collaborateurs.—J. ST-E.

MONUMENT AUX VICTIMES DU TYPHUS

(Voir gravure)

Nous avons cru intéressant pour nos lecteurs de leur remettre sous les yeux ce monument, presque totalement ignoré, élevé sur un des coins éloignés de notre cité, et dont la générosité d'humbles travailleurs,—les journaliers qui ont construit le pont Victoria,—a voulu honorer la mémoire des malheureuses victimes d'un fléau dévastateur, qui les décima au moment où elles quittaient leur patrie pour aller vers l'inconnu tenter fortune,—les émigrés irlandais, victimes du typhus de 1849.

Des gens passent leur vie à fausser le poids de leurs sentiments ou de leurs épreuves, à exagérer les petites choses, à amoindrir les grandes ; selon leur nature, ils n'emploient, pour tout indifféremment, que les grands compensateurs des métallurgies ou les petites balances des peseurs d'or, chavirent tout le temps sous les charges qu'ils leur imposent.

D'autres, privés de jugement, comme les machines pneumatiques sont privés d'air, laissent tomber dans leur esprit ou leur cœur, avec la même pesanteur et la même vitesse, de la ouate, des grands de plomb, des plumes de fer ou du mercure.—Mme ALPH. DAUDET



M. STAMBOULOF, EX-PREMIER MINISTRE DE BULGARIE ASSASSINÉ

LE MEURTRE DE M. STAMBOULOF

L'ancien régent et dictateur de la Bulgarie vient d'être atteint par le sort qui lui était prédit depuis plusieurs années, au temps même de sa toute-puissance. Le 15 juillet au soir, comme il sortait l'Union-Club, de Sofia, en compagnie de son ami Petkof, l'ancien maire de la ville, trois jeunes gens ont fait l'assaut de sa voiture avec une audace incroyable, et, avant que M. Petkof ait pu intervenir, M. Stamboulof tombait criblé de coups. L'un des assaillants lui tranchait la main droite avec le *handjar* turc, dont il était armé. Un autre blessait grièvement M. Stamboulof à la tête, puis à la poitrine. Enfin, une balle de revolver achevait de l'abattre, et les meurtriers, jetant leurs armes, s'enfuyaient avant que les quelques personnes et agents de police accourus au bruit fussent revenus de leur surprise.

L'ancien premier ministre était si affreusement mutilé qu'il a fallu, à peine transporté chez lui, lui faire l'amputation des poignets, sans attendre qu'il eût repris ses sens. C'est seulement le lendemain matin qu'il a pu se rendre compte de son état et répondre à quelques questions du juge instructeur.

Il dit avoir reconnu deux de ses assaillants, anciens émigrés bulgares, russo-philés, rentrés à Sofia après la chute de Stamboulof.

Si l'accusation de M. Stamboulof est reconnue juste, le soupçon se trouvera confirmé que l'ancien dictateur a succombé à la vengeance des nombreux ennemis que lui avait faits son extrême rigueur.

Le modèle de la charité, c'est le dévouement de Jésus-Christ donnant son Sang pour la vie du monde.—Mgr BAUNARD.

Les réconciliations ont un intérêt tout spécial et qu'il faut savoir apprécier. Ce sont des rechutes légères dont on revient complètement guéri.—HENRY BECQUE.

L'INNOCENT DE SAINT-PAIR (*)



Vous conduis à Saint-Pair par une bien triste journée d'hiver, mais que voulez-vous, je suis ainsi fait, je veux tout comparer, tout voir.

Connaissant St-Pair pour l'avoir habité pendant la saison d'été, je crus assez original d'aller le visiter par une jour-

née d'hiver.

J'étais donc descendu par la grève pour admirer les villas coquettement assises sur le sable, je marchais, le nez en l'air, regardant mélancoliquement ces charmantes habitations d'été, toutes couvertes de givre, sombres, sans vie, écrasées et gelant de froid sous leur lourd manteau de neige.

J'appelai de tous mes vœux les jours d'été et leur radieux soleil, lorsque mon attention fut attirée par les cris d'un jeune homme assis sur un rocher dans la grève, et qu'une pauvre femme tirait par le bras.

Je pressai le pas pour connaître la cause du conflit. Arrivé à une certaine distance, j'entendis la vieille femme qui suppliait :

—Viens, Joseph, viens, je t'en prie, ce n'est pas pour ce soir, la mouette est rentrée et n'a rien apporté, viens si tu m'aimes, viens !

—Non !... non !... puis ! non. C'est elle... Elle que je veux... oui... elle... rien qu'elle !

J'étais arrivé auprès des deux personnes, juste au moment où le jeune homme finissait sa phrase.

La vieille femme lui dit alors, en me désignant :

—Vois ce monsieur, il l'a peut être vue dans

(*) Saint-Pair, charmante station balnéaire à trois kilomètres de Granville (France), est célèbre par les pèlerinages annuels aux tombeaux de saint Grand, saint Pair et saint Seubillon. L'été, de nombreux touristes viennent habiter de coquettes villas qui s'échelonnent tout le long de la grève et font de ce petit coin normand un lieu très recherché.—H.-G.

ses longs voyages sur la mer, n'est-ce pas, monsieur ?

Je fis un signe de tête tout aussi affirmatif que négatif, puis m'adressant à la vieille femme je lui dis :

—Pourrai-je savoir de quoi il s'agit, madame ?

Hélas, monsieur ! telle fut sa seule réponse, et deux larmes coulèrent sur ses joues amaigries. Puis lâchant la main du jeune homme :

—Va pour un petit instant, dit-elle, voir si elle vient, mais dès que je t'appellerai il faudra revenir.

L'enfant joyeux ne fit qu'un bond et sauta sur un rocher voisin.

La vieille me raconta alors ce qui suit :

“ Ce pauvre innocent que vous voyez est le seul enfant qui me reste sur les six que le Ciel me donna.

“ Veuve à l'âge de trente ans, je travaillai comme une esclave pour élever ma nombreuse famille. A mesure que mes enfants furent élevés Dieu me les ravit, tous moururent entre huit et dix ans, de maladies contagieuses, gagnées je ne sais où. Il ne me restait donc plus que Joseph, sur qui j'avais reporté toute ma tendresse, lorsque Dieu me frappa d'une nouvelle et bien cruelle façon en privant cet enfant de son intelligence.

“ Voici ce qui lui arriva.

“ J'avais adopté, malgré ma pauvreté, une petite orpheline, la fille de ma sœur, une charmante enfant de dix ans. Joseph, bon et doux, l'aimait comme une sœur.

“ Il y avait à peine deux mois que l'enfant était à la maison, lorsqu'un jour, se dérobant à mes yeux, Joseph eut la fatale idée d'emmener sa cousine au bord de la mer. C'était en novembre, la plage était déserte.

“ —Si nous allions sur ce grand banc de sable, dit Joseph à sa cousine, nous pourrions peut-être trouver quelques coquillages ?

“ Hélas, monsieur, vous devinez ce qui arriva ! La mer montait, le banc de sable fut vite entouré, puis se couvrit peu à peu. Les enfants qui prenaient leurs ébats ne s'en aperçurent qu'en voyant la mer à leurs pieds ; ils se mirent alors à crier, à pleurer, à crier plus fort, mais la mer montait toujours, ils en eurent bientôt aux genoux. . . .

“ Joseph saisit alors sa cousine par la taille et voulut fuir vers le rivage, le sable lui manqua bientôt sous les pieds, il voulut nager avec son fardeau, mais sa cousine, folle de peur, gênait tous ses mouvements. Qu'advint-il après ? Personne ne le saura jamais !

“ Le soir venu, inquiète de ne pas les voir revenir, je me mis à leur recherche ; personne ne les avait vus, aucun enfant de leur âge n'avait joué avec eux ; où avaient-ils pu aller ? Enfin, une vieille femme m'avoua les avoir vus passer, se dirigeant vers la grève.

“ Je compris la fatale vérité : s'ils n'étaient pas revenus, c'est qu'ils s'étaient noyés ! Folle de douleur, j'errai toute la nuit au bord de la mer.

“ Au point du jour, un douanier, de ronde sur la plage, vint à moi en courant :

“ —Allez chez vous, madame, me dit-il, votre fils est retrouvé.

“ —Et Agnès ? répondis-je, car je l'aimais comme ma propre fille.

“ —La petite n'a pas reparu, fit tristement le douanier.

“ Je courus comme une folle jusqu'au logis ; mon petit Joseph, blanc comme la mort, était étendu inerte sur son petit lit. Deux voisines le gardaient ; de temps en temps, un mouvement convulsif agitait tous ses membres, puis il retombait inanimé, sans connaissance.

“ Lorsqu'il revint à lui, ses premières paroles furent pour sa cousine :

“ —Agnès ! Agnès ! où es-tu ? tu me par-

donnes, n'est-ce pas ? Mais où es-tu, réponds moi donc !

— Hélas ! monsieur, Agnès ne pouvait répondre, le pauvre ange était au ciel !

— Joseph comprit bien toute l'étendue du malheur qui nous frappait, il retomba dans de nouvelles convulsions, un nouveau délire le prit et, pendant trois longues semaines, il fut entre la vie et la mort

— Enfin, un mieux sensible se fit sentir ; le docteur qui le soignait crut à la guérison, mais, hélas ! si le corps reprit des forces, la pauvre tête resta faible... Joseph avait perdu la raison.

A ce moment, la pauvre femme se tut, son fils revenait vers elle, suivant des yeux et du doigt une mouette ayant un fil à la patte.

Le pauvre innocent riait aux éclats.

— Des nouvelles, maman ! des nouvelles ! Elle ne va pas encore revenir, car la mouette a encore le fil à la patte !

Soudain, l'oiseau, effarouché à ma vue, s'enfuit à tire-d'ailes du côté de la mer, l'enfant le suivit en courant jusqu'à son rocher, lieu habituel de ses rêves insensés.

La mère reprit alors son récit :

— ... Nous lui contâmes les histoires les plus variées sur la disparition de sa cousine. La seule qui eut un peu d'empire sur lui fut celle basée sur les voyages de la mouette, que vous venez de voir.

— Un vieillard, de nos voisins, lui apporta un jour cet oiseau, en lui disant :

— Joseph, voici une mouette qui t'apportera une bonne nouvelle, elle vient d'un pays lointain où habite ta cousine.

— L'enfant sursauta, ses yeux reprirent un peu de leur éclat d'autrefois.

— Est-ce possible, s'écria-t-il, Agnès, Agnès, viens vite, je meurs d'ennui sans toi.

— Patience, s'écria le vieillard, il faut longtemps à venir du pays où est Agnès, mais les oiseaux vont vite, tous les jours tu recevras des nouvelles de ta cousine par cet oiseau, tous les matins je le mettrai en route, tous les soirs il reviendra, t'apportant un baiser d'amie.

Ce stratagème réussit à calmer un peu le pauvre Joseph. Cette mouette apprivoisée depuis longtemps par le vieux marin, fit vite connaissance avec l'enfant qui lui rendait caresse pour caresse.

Ce manège de tous les jours durait depuis trois ans, lorsque le vieillard mourut. Ce fut une nouvelle secousse pour l'innocent, le trouble revint dans son esprit il s'impatienta de nouveau :

— Agnès, que fais-tu ? pourquoi ne viens-tu pas ? tu m'oublies, je ne t'aime plus...

— Enfin, monsieur, vous avez vu à l'instant où j'étais obligée d'en venir, si je ne l'arrachais pas à ses rêveries, je crois qu'il mourrait de froid et de faim sur ce rocher !

— Ah ! monsieur, si vous saviez ce que je souffre ? C'est un martyr sans fin...

Je voulus consoler cette pauvre mère toute en larmes et je me dirigeai avec elle vers l'innocent :

— Mon enfant, obéissez à votre mère, lui dis-je, et vous en serez récompensé. Votre cousine...

— Ah Agnès ! Vous connaissez Agnès, où est-elle ?

Et il se mit à rire aux éclats.

— Votre cousine est bien portante, heureuse, très heureuse. Vivez tranquille, suivez votre bonne mère, et vous pouvez être certain qu'un jour vous retrouverez Agnès.

Pendant que je parlais, l'innocent riait follement, puis il descendit du rocher et vint se jeter dans les bras de sa mère.

A cet instant, la mouette, qui était venue voltiger autour de nous, s'enfuit à tire-d'ailes

du côté du bourg et fut se reposer sur une cheminée de briques.

L'enfant la suivit des yeux et partit à courir.

— Merci, monsieur, me dit la pauvre femme en me jetant un regard si triste que j'en garderai toujours le souvenir, puis elle se perdit bientôt dans la rue à la suite de son fils.

L'âme remplie d'une indicible tristesse, je remontai sur la grande route et pris le chemin de Granville.

La nuit venait, le phare du cap Lihou était déjà allumé. La mer, cette grande voleuse, faisait rouler furieusement ses vagues meurtrières : le vent sifflait dans les arbres, la neige me craquait sous les pieds. Arrivé au château de la Crête, je m'arrêtai pour reprendre haleine et jeter un dernier regard sur Saint-Pair dont j'emportais une si triste histoire... Mais la nuit noire était venue, je ne vis rien !

Jamais plus je ne retournerai visiter une station balnéaire en décembre.

Henry Guesli

Granville (France), février 1890.

PROPOS DU DOCTEUR

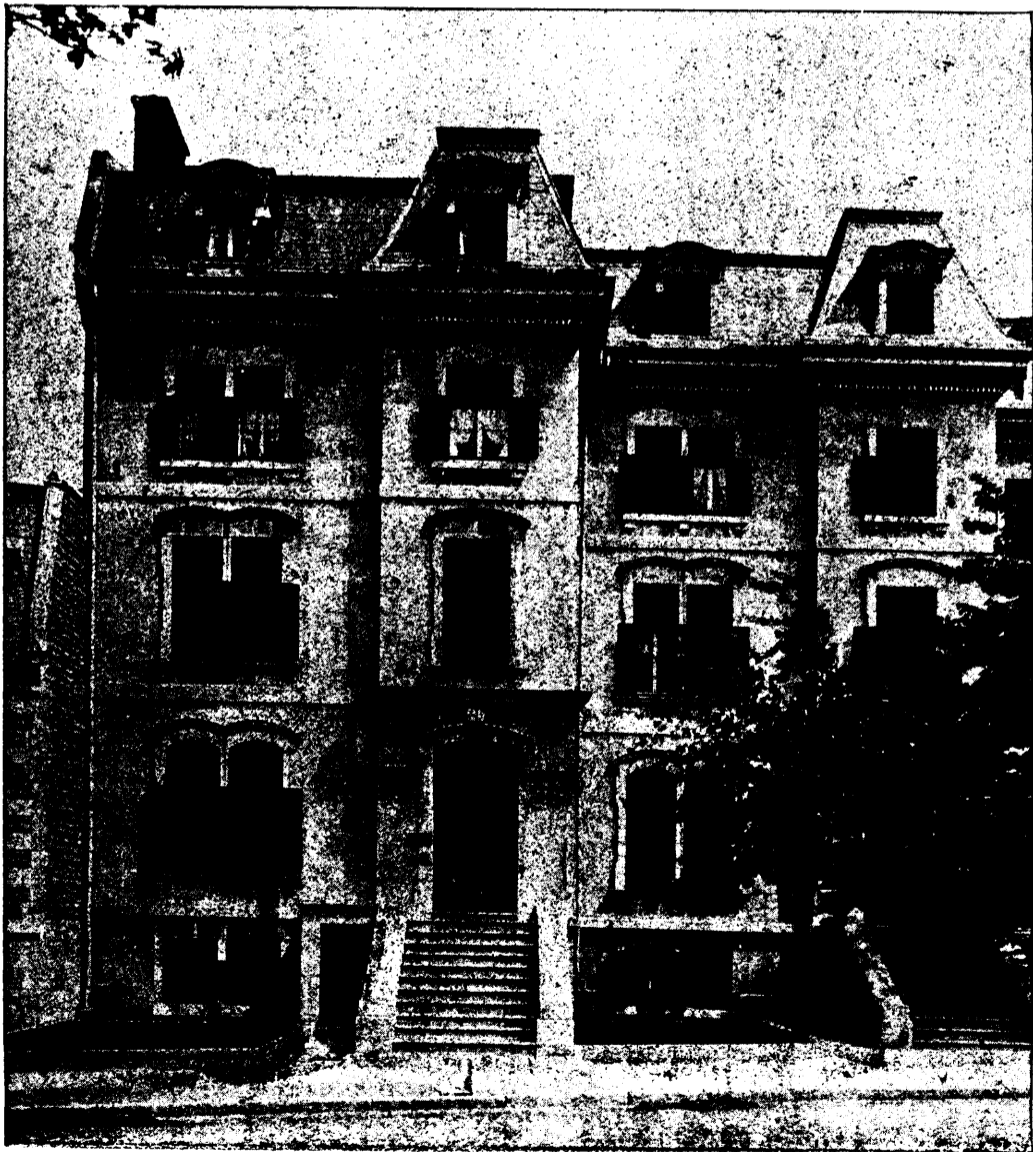
La frayeur.— Il n'y a pas de sentiment qui bouleverse plus le système nerveux que la frayeur, et cela est si vrai que l'on dit couramment qu'elle *affole*, c'est-à-dire qu'elle rend fou. Quand le cerveau n'est pas solide, ses méfaits sont quelquefois irréparables : une grande frayeur peut laisser son empreinte sur toute une vie. Ces réflexions me viennent à

propos du fait suivant que rapporte un journal de médecine allemand.

Un enfant de cinq ans jouait près d'un cordonnier qui travaillait : agacé par le bambin, notre artisan, qui ne brillait pas par la patience, lève son alène comme s'il voulait en frapper l'enfant, et la plante violemment dans la table qui se trouvait à ses côtés : celui-ci tombe immédiatement ; il était paralysé des deux jambes ; j'ajoute aussitôt, pour ne pas alarmer inutilement les cœurs sensibles, et il y en a, que la guérison fut complète en huit jours.

Ainsi donc, voilà un butor qui fait stupidement peur à un gamin de cinq ans, et qui le paralyse ; est-ce assez bête ? mais n'insistons pas ; car je n'ai pas de temps à perdre si je veux dégager de ce fait l'enseignement qu'il comporte.

Nous venons d'assister à un cas extrême, rare, outré ; mais tous les jours il s'en produit d'analogues, à des degrés moindres ; la mère ou le père qui allongent une gifle à leur progéniture, pour lui apprendre à vivre (et quelquefois à mourir), que font-ils d'autre en agissant ainsi que de semer la frayeur dans ce petit être qui n'en peut mais ; une claque en appelle une autre, et l'enfant frappé aura toujours peur d'une nouvelle... apostrophe ; aussi regardez-le ; sitôt qu'on le gronde, il lève sa main ou son coude pour protéger sa petite joue contre le mouvement maternel ou paternel ; voilà deux adjectifs qui s'accordent difficilement avec l'idée de gifle. J'aurais encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet ; aussi le reprendrai-je sous une autre forme dans ma prochaine causerie. En attendant, voici ma conclusion : ne touchez jamais un enfant, autrement que pour le caresser.



MONTREAL.—RESIDENCES DE MM. LE DR DE MARTIGNY ET L.-H. FRÉCHETTE, RUE SHERBROOKE.—Photo. Lajpès

LE PAYSAN

Il est des gens qui font de ce terme une injure,
Ingrats qui, dédaignant village et villageois,
Raillent ces va-nu-pieds à la main noire et dure
Qui s'acharnent, courbés sur leur besogne obscure,
Et vivent au milieu des bêtes et des bois.

—O bon travailleur de la terre !
Je baise ta main tutélaire
Qui me nourrit et me soutient.
Cher va-nu-pieds je te vénère,
Paysan, paysan mon père,
Merci du pain quotidien.—

D'autres, en lui jetant ce nom dans un blasphème,
Viennent dire : " C'est bon pour lui de croire en Dieu ;
" De graviter autour du vieux clocher qu'il aime,
" Entre les fils qu'il fait et les moissons qu'il sème :
" Soyons sans foi ni loi, n'ayons ni feu ni lieu."

—O croyant des vieilles croyances !
La terre à qui tu te fiances
N'épouse pas les mécréants.
Laisse ces fous à leurs démenées,
Car ce sont les espoirs immenses
Qu'il faut à tes efforts géants.—

Ceux-ci plus réfléchis mais non pas moins sévères
Blâment le paysan d'être sans passions,
De regarder passer les hommes populaires
Sans imiter nos cris, sans gagner nos colères,
Indifférent et sourd à tant d'ambitions....

—O vrai philosophe ! O vrai sage !
Qu'un tribun débarque ou naufrage
Tu n'en paieras pas moins d'impôts.
Qu'importe au rocher de la plage
La couleur des flots si leur rage
Doit le harceler sans repos.—

" Mais, disent-ils, il a l'âme avare et vilaine ;
" Sa force infatigable et ses bras invaincus,
" C'est par amour du gain qu'il les rive à la peine ;
" Il ne rêve qu'épargne, il ne cherche qu'aubaine ;
" Et son cœur sans désir danse au bruit des écus."

—O prévoyant de la misère !
Le reproche qu'ils t'osent faire
C'est de vouloir vivre demain,
Econome d'un gain précaire,
Tu manges peu ne gagnant guère,
Pauvre thésauriseur de pain !—

" Pour la glorifier sa tâche est trop aisée,
" Dit l'autre, son travail n'occupe que ses bras.
" Il s'y rend sans élan, il s'y met sans pensée ;
" D'un geste machinal sa charrue est poussée ;
" Ses bœufs marchent il n'a qu'à marcher dans leurs pas."

—O serviteur sans servitude !
Ta tâche est difficile et rude,
Tu guettes l'heure et le moment ;
Le ciel, les airs sont ton étude ;
Et tu lis avec certitude
Au grand livre du firmament.—

" L'homme des champs fût-il l'homme de la nature
" Que le poète admire en le poétisant ;
" Eût-il l'esprit plus haut et la raison moins dure ;
" Eussions-nous tous pitié du tourment qu'il endure,
" Un paysan toujours restera paysan,"

—Oh ! oui restez ce que vous êtes !
Faites toujours ce que vous faites !
Méprisez ces mots méprisants.
Calmes, laborieux, honnêtes,
Levez vos yeux, dressez vos têtes,
Hommes du pays, Paysans !—

PAUL DEROULEDE.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

LE 14 JUILLET A PARIS

J'ai vu cette fameuse fête du 14 juillet et
j'en ai admiré la grandeur.

J'ai constaté avec émotion combien sont vi-
vaces les plus beaux sentiments de patrio-
tisme, dans tous les cœurs, même dans ceux
des prolétaires, fêtant avec enthousiasme l'an-
niversaire du jour mémorable où ils inscri-
virent, dans la constitution de leur patrie, ces
grands et sublimes mots : *Liberté, Egalité et*
Fraternité !

Le glorieux tricolore, qui reçut le premier
baiser de la Liberté, claquait dans un vent

d'amour commun, agité par le même frémissé-
ment de patriotisme.

C'est le sentiment qui, il y a plus de cent
ans, animait la nation française, qui, diman-
che, la faisait vibrer à l'unisson, en saluant
joyeusement la revue des fiers soldats, espoirs
de la République.

L'avenue de Longchamps, au bois de Bou-
logne, présentait un aspect vraiment beau.

C'était un plaisir de voir ces troupes bien
disciplinées, saluant gaiement leurs supérieurs
et surtout le très sympathique chef de la na-
tion : M. Félix Faure.

Un air de franche gaieté était répandu sur
tous les visages :—des vieux chassant les noirs
souvenirs de 1870, et des jeunes brûlant de
prendre une revanche.

Et partout, accrochés aux fenêtres des mai-
sons, frissonnaient les trois couleurs qui, sous
le baiser de la brise, s'enroulaient pêle-mêle
avec les drapeaux jaunes portant l'aigle noir
des Russes.

A toutes les grandes places, aux coins des
rues, le soir, on vit danser, aux sons d'une
musique entraînant, la brave populace exu-
bérante d'allégresse nationale.

Les feux d'artifice, artistement lancés, éclai-
raient pompeusement la Ville-Lumière.

Les lanternes romaines et vénitiennes je-
taient, dans le bleu du soir, des lueurs cares-
santes de joie.

Toute la nuit, les orchestres jouèrent leurs
accords harmonieux, aux échos de la grande
ville où montait toujours le bruit des rires et
des chansons, se mêlant aux tourbillonne-
ments des danses continuelles.

Et Paris, rayonnant de la clarté d'une infi-
nité de guirlandes de verres de couleur et de
mille feux, ne dormait point.

On ne pouvait être indifférent en entendant
les vibrations joyeuses du peuple, applaudis-
sant à tout rompre les airs nationaux, voulant
fêter le grand anniversaire du renversement
de l'odieuse Bastille.

Quand je rentrai chez moi, à deux heures
du matin, les Parisiens sautaient encore avec
une frénésie digne de leur franc enthousiasme.

Sur tous ces visages épanouis de joie, on
lisait, comme sur le fronton des édifices pu-
blics, ces mots flamboyant des feux du soir et
qui resplendissent depuis plus d'un siècle sous
le ciel de France : *Liberté, Egalité, Fraternité !*

RAOUL BRESSEAU.

Paris, juillet 1895.

LA DAME ROUGE

(LÉGENDE)

A ma bonne amie, Joséphine P.



AUCUNE personne qui a visité
Preston Park, en An-
gleterre, a certainement
entendu parler de la
Dame Rouge, la fée du
lac, le démon familier
de l'endroit, et plus
d'un voyageur a souri
en écoutant le récit
merveilleux des pay-
sans.

Voici la légende, vous
n'aurez pas à la lire au-
tant d'intérêt que vous

en auriez à l'entendre raconter, au clair de la
lune, quelque beau soir, sur les bords du lac
de Preston, mais enfin, quand on n'a pas ce
qu'on aime, on hérit ce qu'on a.

Je commence.

C'était en 1742, vers la fin de la guerre des
Deux Roses. Sir Richard Preston, chaud par-
tisan des Lancastriens, combattait bravement

pour l'infortunée et vaillante Marguerite,
femme de Henri VI. Depuis deux ans, il n'a-
vait fait que de courtes apparitions au château,
où il avait laissé sa jeune épouse, la jolie Edith,
et son fils Arthur, beau chérubin de quatre
ans.

Par un soir d'automne, la châtelaine de Pres-
ton Park, debout sur le donjon du castel, ob-
servait la campagne avec anxiété ; un courrier,
arrivé depuis trois jours, lui avait annoncé le
retour de sir Richard en même temps que la
défaite de Barnett, où furent anéanties, par la
mort de Warwick, les dernières espérances des
défenseurs de la Rose Rouge.

Le crépuscule commençait à envelopper la
campagne de ses ombres mystérieuses, lorsque
la jeune femme aperçut un cavalier qui se diri-
geait en toute hâte vers le château ; au pa-
nache noir de son casque, elle reconnut sir
Richard.

—Edith, lui cria-t-il, fuyons ! les Yorkistes
seront ici dans quelques minutes ; caché dans
un hallier, j'ai entendu leur conversation, ils
ont ordre de loger au château et de ne faire
aucun quartier aux Lancastriens ; venez !

Il la saisit, avec son fils dans ses bras, et la
mit sur son cheval.

Comme il tournait bride et franchissait les
remparts du manoir, le cri de guerre des
Yorkistes se fit entendre, et une troupe dé-
boucha du bosquet voisin.

Ne sachant quelle direction prendre, sir
Richard se dirigea vers un petit lac situé à
quelques pas du castel.

Là, une lutte désespérée s'engagea entre le
seigneur lancastrien et les soldats d'Edouard
IV. Edith épouvantée tendit son fils à un
gentilhomme yorkiste qui paraissait moins
acharné que les autres :

—Je te le donne, dit-elle, fais en un vail-
lant, un homme d'honneur. Et maintenant
au lac, Richard, vous êtes blessé, nous sommes
perdus, au lac !

Sir Richard, de ses éperons, laboura les
flancs de son cheval ; celui-ci se cabra et d'un
bond se précipita dans les eaux ; ils disparu-
rent. La calme surface du lac se rida, puis
reprit sa première tranquillité.

Là finit l'historique et ici commence le mer-
veilleux.

Tous les ans, à l'anniversaire de la mort des
châtelains, l'ombre sanglante de sir Richard
et le fantôme de la Dame Rouge qui n'est
autre que lady Edith, apparaissent au lac
Preston. Le costume de ce personnage légén-
daire est passé de génération en génération ;
c'est une femme de haute stature drapée dans
un manteau rouge et dont une couronne de
roses rouges ceint le front pâle. Chaque fois
qu'un malheur menaçait la famille Preston on
la voyait, assise le soir, à l'heure de minuit, sur
la pierre plate qui termine le groupe de ro-
chers à l'ouest du lac ; ses longs cheveux
noirs se déroulaient sur son manteau de pour-
pre et elle se lamentait en se tordant les bras.

Les habitants de Preston Park ont une foi
invincible en la véracité de l'apparition, et
comme quiconque voit la Dame Rouge meurt
dans l'année, personne n'ose aller s'assurer du
fait ; il en résulte que cette croyance restera
longtemps parmi les bons paysans de l'endroit.

Hamlet

La France fournit au monde entier des idées,
des œuvres, des hommes, dont elle est seule à
ne point tirer parti.—URBAIN GOHIER.

Bien des gens règlent leur vie sur des
maximes qu'ils ne voudraient pas voir ins-
crire sur leur tombeau.—G.-M. VALTOUR.

L'ABBÉ ANTOINE GAUVREAU

(Voir gravure)

C'est vendredi, le 19 de juillet, dans la matinée, que Mgr Marois, grand vicaire de l'archidiocèse de Québec, vint annoncer à M. l'abbé Gauvreau qu'il était nommé curé de Saint-Roch de Québec.

Cette nomination, que le curé de Notre-Dame de Lévis avait déclinée jusqu'au dernier moment, il a dû l'accepter sur l'ordre exprès de son Ordinaire, par obéissance et par amour du devoir.

M. Gauvreau croyait pouvoir paisiblement achever sa carrière au milieu de ses paroissiens de Lévis à qui il avait inspiré un attachement et un amour sans bornes.

La Providence en a décidé autrement.

L'abbé Antoine Gauvreau est né à Saint-Germain de Rimouski, le 22 septembre 1841.

Il fit ses études classiques au collège de Sainte-Anne de la Pocatière, et c'est là qu'il prit la soutane, le 19 de septembre 1861.

Ordonné prêtre le 2 d'octobre 1864, il consacra ses premières années de prêtrise aux missions de la Gaspésie.

En 1866, il venait prendre, à l'archevêché de Québec, la charge d'aumônier. C'est pendant son séjour à Québec qu'il fonda l'"École gratuite du soir pour la jeunesse", qui fut longtemps fréquentée par un grand nombre d'élèves.

En mai 1870, l'abbé Gauvreau succédait à l'abbé Baillargeon, frère de l'archevêque du même nom, en qualité de curé de Saint-Nicolas, comté de Lévis.

Cinq années plus tard, l'archevêque de Québec lui confiait la cure de Sainte-Anne de Beaupré. Pendant son séjour dans cette paroisse, il fit faire à l'église, à la sacristie et au presbytère d'importantes améliorations. C'est lui qui eut l'heureuse idée de bâtir, avec la pierre de l'ancienne église, la chapelle des processions que les pèlerins ne manquent jamais d'aller visiter lorsqu'ils vont au sanctuaire de la grande thaumaturge.

Le 3 octobre 1878, M. Gauvreau quittait Sainte-Anne de Beaupré pour aller prendre charge de l'importante paroisse de Saint-Romuald d'Etchemin.

C'est en 1882 que l'abbé Gauvreau succéda à Mgr Déziel, comme curé de Notre-Dame de Lévis.

Les œuvres créées à Lévis, par le curé Gauvreau pendant les treize années qu'il y a exercé le ministère, sont des monuments qui y perpétueront sa mémoire.

L'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang qui rend déjà tant de services à Lévis et à toutes les paroisses environnantes, ne doit son existence qu'au zèle et à la charité du curé Gauvreau.

Les écoles primaires de Lévis le comptent comme un de leurs insignes bienfaiteurs.

M. Gauvreau s'intéressait à tout ce qui pouvait promouvoir l'avancement de sa paroisse. Il avait confiance dans l'avenir de Lévis, et il était fier de le voir progresser et grandir.

Jamais la classe ouvrière, si nombreuse à Lévis, n'a eu un guide plus éclairé, un protecteur plus dévoué, un ami plus sincère.

L'abbé Gauvreau ne comptait pas, du moment qu'il s'agissait de faire le bien ou de faire progresser une œuvre utile. Personne ne sait les sacrifices, les privations même, qu'il s'est imposés pour cette paroisse qu'il quitte.

Le champ qui va s'ouvrir devant ce rude travailleur est vaste, mais ceux qui l'ont vu à l'œuvre savent qu'il saura suffire à la tâche.

R. G. P.

Le sang est l'engrais de cette plante qu'on nomme la gloire.—J. DE MAISTRE.

LA REVOLUTION DE CUBA

(Voir gravure)

La lutte actuellement engagée à Cuba entre l'Espagne et la faction séparatiste n'a pas le caractère d'une guerre ordinaire. Il n'y a ni corps d'armée ni batailles rangées. Comme dans toutes les révolutions des Amériques Centrale et du Sud, c'est une guerre de ressources, faite de coups de main, d'embuscades, de marches et de contre-marches, qui peut se prolonger indéfiniment et dans laquelle une seule de ces nombreuses petites bandes d'insurgés qui tiennent la campagne, appelées *partidas* et commandées par des *cabecillas*, suffirait à tenir en échec tout un corps d'armée.

Ces bandes, composées parfois d'un cinquantaine, d'autres fois de plusieurs centaines d'hommes, en grande partie nègres ou mulâtres, équipés et armés de toutes les manières et coiffés de larges chapeaux de planteurs, opèrent principalement dans la partie orientale de l'île, dont le sol montagneux et boisé se prête aux manœuvres et aux surprises des guérillas. Elles réquisitionnent armes et chevaux sur les habitants. Fuyantes et insaisissables, utilisant le moindre accident de terrain, escarmouchant sans relâche, elles harcèlent les troupes espagnoles, se dérobant quand celles-ci les poursuivent, les attirant dans quelque piège et faisant le vide et le désert devant elles, en détruisant tous les petits centres de population sans défense, et en coupant les chemins de fer et les télégraphes.

C'est ainsi que les insurgés pillent et incendient les magasins, les cafés, les usines à sucre (*ingenios*) situées au centre des plantations de canne et qui avec l'exploitation des tabacs constituent la principale industrie et l'une des plus grandes sources de richesse de la grande Antille.

Les insurgés tirent avantage de toutes les positions. Les arbres mêmes, des palmiers, deviennent pour eux des postes de combat, d'où il fusillent les troupes espagnoles, comme on le voit dans un des épisodes que représentent notre gravure.

Une *partida* a attaqué le village de Cristo à trois lieues de Santiago de Cuba et en a délogé les Espagnols après une fusillade de deux heures. Trois cents hommes du neuvième régiment péninsulaire, envoyés de Santiago, ont réoccupé le village le lendemain ; puis, ils ont essuyé une nouvelle attaque des insurgés qui, se rejetant sur le village de Caney, s'y sont retranchés après avoir incendié plusieurs maisons, détruit le pont et une partie de la voie du chemin de fer. Lorsque les wagons amenant des renforts de troupes espagnoles sont arrivés à cet endroit, il ont été précipités dans le ravin. Ces forces ont été massacrées après une lutte terrible sur les bords du torrent et dans l'eau même.

LAVONS LES FRUITS AVANT DE LES MANGER

Le public demande souvent : Comment un homme qui n'est pas malade par antécédents héréditaires peut-il contracter la tuberculose ? Mais comme toute autre maladie infectieuse, par contagion. Voici un curieux exemple, rapporté par M. Schnires, de la facilité avec laquelle les bacilles tuberculeux se disséminent.

" Me trouvant un jour occupé, dit-il, à des travaux bactériologiques au laboratoire de Weichselbaum, pendant un repas, je me fis apporter du raisin pour me rafraîchir. Ce raisin avait séjourné quelque temps dans un panier à l'extérieur ; aussi était-il tellement

couvert de poussière que l'eau dans laquelle je le lavai était absolument sale et noirâtre. En examinant cette eau, je réfléchis que la rue voisine était fréquentée par de nombreux phthisiques qui se rendent à la clinique et que ces malades ne se gênaient pas pour expectorer un peu partout. La poussière si abondante à Vienne avait donc des chances de contenir des bacilles. " Pour s'en rendre compte, M. Schnires injecta à trois cochons d'Inde 10 centimètres cubes de l'eau de lavage des raisins. L'un d'eux mourut en deux jours de péritonite ; quant aux deux autres, ils succombèrent au bout de quarante-cinq et de cinquante-huit jours, présentant des lésions tuberculeuses manifestes partant du point d'injection. Or, l'eau de lavage avait été prise au robinet d'eau de source ; le verre qui l'avait contenue venait d'être stérilisé avec soin ; ni le garçon qui avait apporté les raisins ni le marchand qui les avait vendus ne sont tuberculeux. La cause de l'infection était bien dans les poussières des raisins. Ceci montre avec évidence le danger qui résulte de la dissémination des expectorations des tuberculeux par les poussières de l'air.

H. DE P.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUILLET, qui a eu lieu samedi, le 3 août, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	17,893....	\$50.00
2 ^e	No	9,324....	25 00
3 ^e	No	38,542....	15 00
4 ^e	No	27,231....	10 00
5 ^e	No	523....	5 00
6 ^e	No	18,345....	4 00
7 ^e	No	39,726....	3 00
8 ^e	No	7,892....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

5	5,213	13,771	20,781	25,494	32,260
319	6,101	14,020	21,159	26,039	32,346
434	6,390	14,513	21,240	26,550	32,827
1,109	7,477	15,054	21,349	27,248	33,021
1,325	8,189	15,223	21,674	28,525	33,750
2,132	8,227	15,392	22,056	28,963	34,212
2,324	9,152	16,168	22,319	29,172	34,359
2,593	10,343	16,314	22,580	30,144	34,920
2,743	10,721	17,331	22,647	30,248	35,165
3,394	11,319	17,815	23,031	30,512	35,451
3,423	11,925	18,533	23,361	30,859	36,233
3,629	12,559	19,236	23,929	31,184	37,371
3,882	12,670	20,277	24,218	31,251	38,424
4,207	13,011	20,370	25,095	31,532	39,250
5,124	13,442				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland No 276, rue Saint-Jean, Québec.

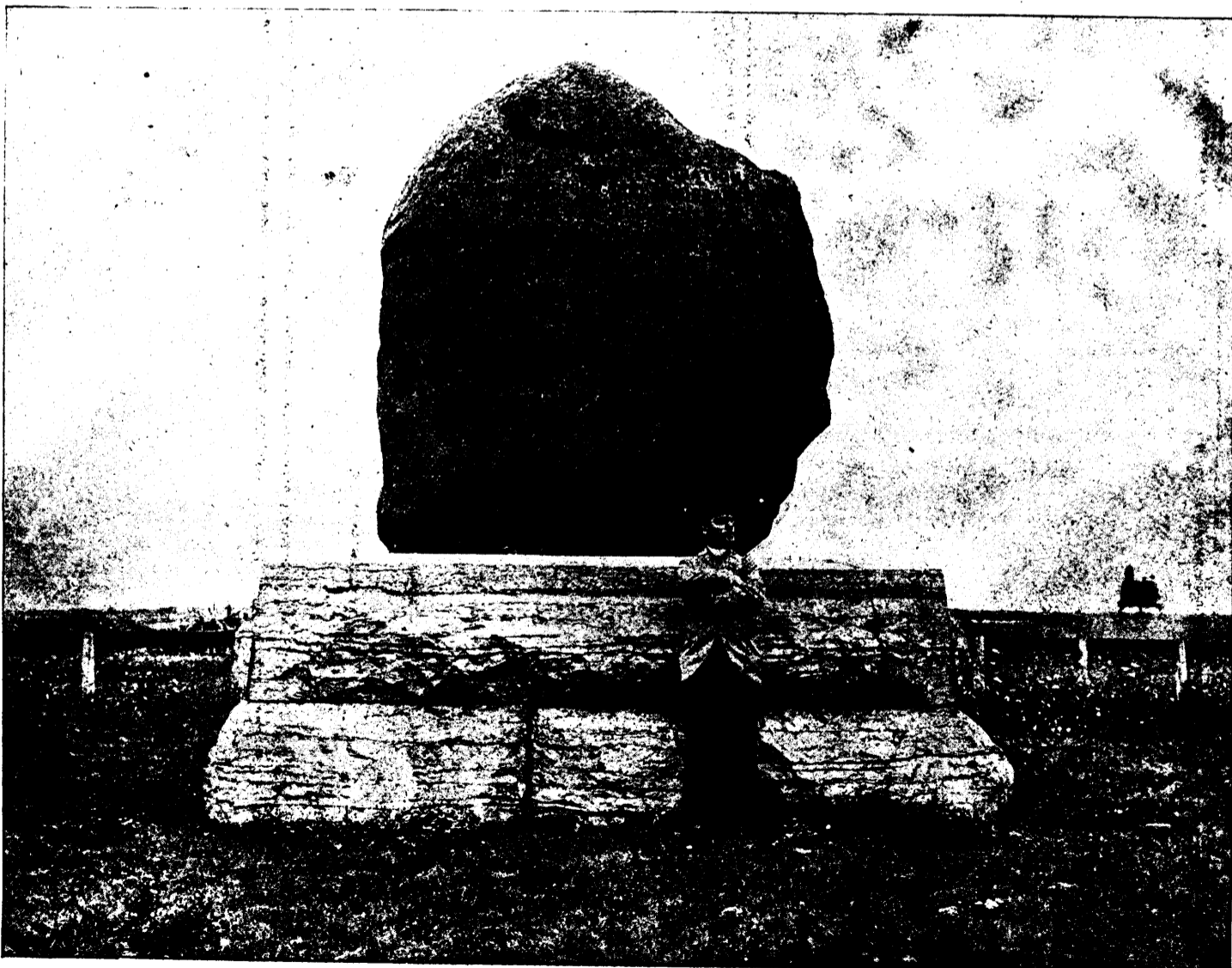
Ne manquez pas de vous procurer les ouvrages suivants : les *Farces de Piron* (10c), l'*Ami des salons* (10c), les *Lettres d'un étudiant* (10c), *Un disparu* (10c), le *Pater* (10c), la *Petite* (5c), le *Grand horoscope des dames* (10c), la *Clé des songes* (5c), les *Loisirs d'un homme du peuple* (50c). G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.



L'INSURRECTION DE CUBA.—UN COMBAT DANS LES PALMIERS



L'OUTAOUAIS SUPÉRIEUR.—GORDON CREEK —Photo. B. Charon



MONTRÉAL,—MONUMENT ÉLEVÉ A LA POINTE SAINT-CHARLES AUX VICTIMES DU TYPHUS,—Photo. Laprés & Lavergne

NOTES & FAITS

Curiosités des testaments

Le cardinal d'Ambroise laissa par son testament de quoi marier 150 jeunes filles, en l'honneur des 150 psaumes qui composent le Psautier.

* * * *

Histoire des mots et locutions

Le mot *propagande* vient de deux mots latins, *pro*, pour, et *pagus*, village, bourg, au pluriel *pagi*, dont nous avons fait pays. Propagande signifie donc un acte qui a pour but de faire passer une opinion ou une idée de pays en pays.

* * * *

Mots de la dernière heure

Linant, qui fit quelques tragédies fort mal accueillies, et qui eut toujours une condition des plus précaires, était à l'article de la mort ; un ami lui demanda s'il regrettait la vie. "Pourquoi la regretterais-je ?" répondit-il ; où que j'aie après l'avoir quitté, il n'est guère possible que j'y sois plus malheureux qu'ici."

* * * *

Immunités féminines

Un compilateur de la fin du siècle dernier dit que de tout temps les Italiens ont admis les femmes dans leurs académies, et que plusieurs d'entre elles ont professé dans les Universités. Il cite notamment une Mme Bassy, femme d'un médecin, qui vers 1760 faisait des leçons publiques de philosophie.

* * * *

Maximes politiques

Elisabeth, reine d'Angleterre, mettait la dissimulation au nombre des qualités nécessaires à un souverain pour régner. Un jour, certain prélat anglais lui représenta que, dans une circonstance qu'il lui rappela, elle avait plus agi en reine qu'en chrétienne :

"Je vois bien, lui répliqua-t-elle, que vous avez lu tous les livres de l'Écriture, excepté celui des Rois."

* * * *

Mœurs et coutumes

Il y avait chez les Grecs des lois contre la malpropreté. Une loi d'Athènes condamnait à une amende de mille dragmes les femmes qui osaient paraître en public avec un vêtement malpropre. On avait établi des magistrats spéciaux, qui, le fait constaté, affichaient la sentence à un arbre dans le lieu le plus fréquenté de la ville. Une loi analogue existait à Lacédémone.

* * * *

Histoire du costume

Henri Estienne cite une quantité de modes et de parures qui, avec la venue de Catherine de Médicis, avaient été apportées d'Italie, aussi bien que les termes qui servaient à les désigner. Il paraît que les *manchons* étaient déjà connus, au moins pour les dames, mais du temps de François Ier on les appelait des *contenances*, ensuite on les nomma des *Bonnes grâces*, et enfin des manchons, du mot italien *Manca*. Ce n'est que sous ce dernier nom que les hommes commencèrent à en porter.

* * * *

Variétés politiques

La petite république de Cumes dans l'antique Italie avait un roi qui était tenu de reconnaître l'autorité du Sénat. Pour constater et maintenir cette autorité, la coutume voulait que tous les ans le Sénat ordonnât à un officier d'aller prendre le roi et de le conduire en prison ; ce qui était aussitôt exécuté. L'officier venait ensuite rendre compte au Sénat de sa mission et prendre ses ordres ultérieurs. Aussitôt un sénatus-culte faisait ouvrir les portes de la prison où le roi avait été enfermé. Et le prince était sauf.

* * * *

Ce qu'ils pouvaient faire

Les Egyptiens pouvaient emprunter de fortes sommes en

déposant le cadavre de leur père entre les mains de leurs créancier ; ils se couvraient d'infamies s'ils ne retiraient pas au bout d'un certain temps ce gage vénéré.

Dans le moyen-âge, on a mis sa moustache en dépôt et l'on a obtenu de l'or sur cette simple garantie. Honte jusqu'à la mort pour celui qui n'eût pas racheté sa moustache.

Aujourd'hui il suffit de donner sa signature, c'est-à-dire de tracer quelques signes bizarres, et l'on est tout aussi engagé que l'était autrefois l'Égyptien, l'homme du moyen-âge.

* * * *

Heureuse spéculation

Le cardinal Mazarin sachant que d'infâmes libelles étaient publiés contre lui, faisait semblant d'en être fort irrité, quoique la chose lui fût à peu près indifférente. Un jour il ordonna qu'on fit la plus rigoureuse recherche des papiers imprimés contre lui, dont la vente publique était naturellement interdite, et qu'on lui apportât tous les exemplaires saisis, laissant croire qu'il tenait à les brûler lui-même. On lui en apporta un grand nombre. Lorsqu'il les eut, il les fit vendre sous le manteau, et en tira près de deux mille écus. "Les Français, disait-il à cette occasion, sont d'aimables gens. Je les laisse chanter et écrire, et ils me laissent faire tout ce que je veux."

* * * *

Bonnes pages oubliées

Panard, dont nous avons cité les *trop*, a fait aussi les *rien* que voici :

Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets,
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pencher la balance.
Un rien nous pousse près des grands,
Un rien nous fait aimer des belles,
Un rien fait sortir nos talents ;
Un rien dérange nos cervelles.
D'un rien de plus, d'un rien de moins
Dépend le succès de nos soins.
Un rien flatte lorsqu'on espère,
Un rien trouble lorsque l'on craint.
Amour, ton feu ne dure guère,
Un rien l'allume, un rien l'éteint....

* * * *

Histoire du duel

Saint-Foix, l'écrivain, n'était pas endurant. Un jour que se trouvait à côté de lui une sorte de spadassin dont la mauvaise odeur l'incommodait fort :

—Il faut convenir, monsieur, lui dit-il, que vous puez singulièrement.

—Vous m'insultez, dit le bravache, et vous m'en ferez raison.

—Soit !

Le rendez-vous est assigné. On s'y trouve. Mais avant d'entrer en garde, Saint-Foix apostrophe ainsi son adversaire :

—Que nous sommes fous, monsieur, de nous battre pour un pareil sujet ! Si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins, et si je vous tue, vous ne puerez que d'avantage.

Un rire général mit fin à l'affaire.

* * * *

L'usage du corbillard

C'est seulement depuis la Révolution, dit le *Musée des Familles*, que s'est généralisé, à Paris, l'usage du corbillard pour le transport des morts à leur dernier asile. Un lexicologue, du milieu du siècle dernier, définit ainsi le corbillard : "Espèce de char dans lequel les gens d'une certaine condition font voiturier au cimetière les corps de leurs défunts." Pour les autres enterrements, le cercueil était porté à dos ou à bras d'homme sur un brancard spécial, comme cela a encore lieu dans la plupart des petites villes et des campagnes en général. Le chansonnier Armand Gouffé a consacré, dans un spirituel couplet, le souvenir de cette inégalité :

Que j'aime à voir un corbillard !
Ce goût-là vous étonne,
Mais il faut partir tôt ou tard,
Le sort ainsi l'ordonne,
Et loin de craindre l'avenir,
Moi, dans cette aventure,
Je n'aperçois que le plaisir
De partir en voiture.

NOUVELLES A LA MAIN

Une singulière phrase proférée, sans méchanceté d'ailleurs, dans la dernière séance de la société protectrice des animaux :

"Celui qui aime les bêtes aime toujours ses semblables."

* *

Une femme a son mari qui passe la moitié de sa vie au cabaret :

—Est-ce une vie que celle que tu mènes ? et cela pour boire ! Avant-hier tu n'as rentré qu'hier ; hier, tu n'es rentré qu'aujourd'hui ; et aujourd'hui, si je n'avais pas été te chercher, tu ne serais encore rentré que demain !

* *

Entre bonnes amies.

—Il me semble que Clara prend une voix mordante quand elle vous parle.

—Ça n'est pas possible : elle n'a plus de dents !

* *

Madame X., une bavarde de première classe, vient de mourir.

Voici dans quels termes son gendre a notifié le décès à un de ses amis.

"Ma belle-mère a cessé... de parler, ce matin, à sept heures un quart !"



UNE CHARMANTE SURPRISE

Grâce à sa bicyclette, le mari jouissait chaque jour de quelques heures de repos et de liberté. Or, le jour de sa fête, sa femme et sa belle-mère lui ont réservé... une surprise charmante. Elles lui apprennent, en effet, qu'elles ont pris des leçons de vélocipédie à son insu, et que dorénavant elles l'accompagneront dans toutes ses excursions.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Partout un va-et-vient fiévreux.

L'ex-capitaine de fédérés se répéta comme dans l'appartement de Gilbert :

— Au petit bonheur ! Qui ne risque rien n'a rien !

Et il s'engagea dans la cour.

On l'arrêta.

— Que voulez-vous ? Où allez-vous ?

— Je vais au bureau des naissances déclarer cet enfant.

— Vous savez où se trouve le bureau ?

— Oui.

— Passez.

On s'écarta devant lui.

Il gravit le large escalier de la mairie.

En s'engageant, sur la droite, sous les arcades du premier étage pour gagner le bureau des naissances, situé au bout de la galerie, il se trouva un instant isolé.

Il profita de cet isolement pour essuyer son front mouillé de sueur et pour reprendre haleine.

Tout à coup une porte, auprès de laquelle il avait fait halte, s'ouvrit brusquement, et un homme s'arrêta devant lui en poussant un cri de surprise.

C'était Merlin, l'agent secret de Versailles.

— Ah ça ! es-tu fou ? demanda-t-il en s'approchant de Servais qu'il avait reconnu du premier coup d'œil. Tu veux donc absolument te faire fusiller ?... Qu'est-ce que tu viens faire ici où tant de gens te connaissent ?...

Duplat était devenu livide.

Merlin l'entraîna dans un coin sombre.

— Voyons, répéta-t-il, que viens-tu faire à la mairie ?...

— Je viens y déposer cet enfant... répondit le misérable en montrant la petite fille qu'il tenait dans ses bras.

— Un enfant !

— Oui.

— Où as-tu volé ça ?

— Je ne l'ai pas volé, je l'ai sauvé ! répliqua Servais, qui, par avance, avait préparé une petite histoire, très vraisemblable.

XLIV

— Tu l'as sauvé !! répéta Merlin avec un étonnement visible.

— Parfaitement !

— Où cela ?

— Rue de la Roquette....

— Et comment ?

— J'allais chez un camarade dont je suis sûr, chercher un asile pour disparaître jusqu'à la fin des événements, et réfléchir aux moyens de quitter ensuite Paris sans être inquiété.... Je croyais le quartier à peu près tranquille, mais plus je m'approchais et plus je m'apercevais que je m'étais mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Les obus pleuvaient.... Derrière moi les maisons commençaient à s'effondrer.... Au moment où j'allais atteindre la cassine où j'espérais me terrer sans danger, un ouragan de mitraille me barra le passage. Le bas de la rue de la Roquette semblait une fournaise. Il fallut rebrousser chemin. De toutes les maisons les habitants sortaient à moitié fous de peur, fuyant l'incendie. Je pris mes jambes à mon cou, je passai au milieu d'une grêle de balles, et de nuages de fumée épaisse à couper au couteau....

— Autour de moi j'entendais des cris d'effroi, des appels au secours.... des femmes galopaient, hurlant la peur, emportant leurs gosses....

— L'une d'elles, s'échappant d'une grande bâtisse qui flambait de la cave au grenier, s'élança dans la rue près de moi....

— La fusillade redoublait et la malheureuse roula par terre, frappée d'une balle dans la poitrine en poussant une plainte à vous faire froid dans le dos....

— Je courais comme un lapin qui veut sauver sa peau, mais

presque malgré moi je m'arrêtai, je me penchai vers la malheureuse....

— Elle me tendit un petit enfant qu'elle n'avait pas lâché en tombant.

— Sauvez-la.... dit-elle en me tendant le paquet. Sauvez-la....

— Ensuite elle s'étendit et ne bougea plus. Elle était morte.

— Machinalement j'avais pris la gosseline.... Impossible de la jeter sur le corps de sa mère et de ficher mon camp, n'est-ce pas ? Ça aurait été par trop canaille. Je me dis : Puisque je la tiens, il faut la sauver ! et comme les balles continuaient à pleuvoir, je repris ventre à terre le chemin de la rue Saint-Maur et de ma maison, au risque de m'y faire pincer.... Turlututu ! Elle flambait comme les autres, ma maison ! Je gagnai la rue du Chemin-Vert et je me faufilai dans les caves de l'immeuble en construction où toi et moi nous avons causé d'affaires, une certaine nuit.... L'idée était bonne. Personne ne m'inquiéta et j'y restai jusqu'à tout à l'heure où je sortis pour venir apporter la momignarde à la mairie, étant tout à fait incapable de lui donner moi-même à boire. Voilà l'anecdote, mon vieux frère.... Tu vois qu'elle est simple comme bonjour !

Le récit de Duplat, fait du ton le plus naturel, avait on ne peut mieux l'apparence de la vérité.

Merlin n'eut pas un instant de doute.

Il prit la main de l'ex-capitaine de fédérés et la serra en disant :

— C'est bien ce que tu as fait là. Ça rachète bien des choses et tu vauds mieux, au fond, que je ne le croyais. Mais tu risques ta vie, ici ! Des gens du quartier t'ont dénoncé déjà.

Servais tressaillit.

— Ah ! diable ! murmura-t-il.

Puis il ajouta, d'une voix très basse :

— Il faut me protéger, toi !... Si je suis ici, c'est pour achever ce que j'avais commencé rue de la Roquette.... C'est pour sauver tout à fait cet enfant.... Sauve-moi !...

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour cela, répliqua Merlin. Tu ne connaissais pas la mère de cette petite fille ?

— Certes non !... Je ne l'avais jamais vue.... C'est une enfant pour l'Assistance publique.... Tout au plus si elle a deux ou trois jours, la pauvre p'tiote.

— Sais-tu le numéro de la maison incendiée d'où sortait la mère ?

— Dans ce moment-là je te fiche mon billet que je ne songeais guère à regarder les numéros.... D'ailleurs tout un pâté de maisons brûlait.

— C'est juste.... Et puis, qu'importe, en somme ?... Enfant sauvé, enfant trouvé, on en aura soin quand même.... Viens.... je suis assez connu ici pour arranger cela sans te compromettre.... On me croira sur parole.... Mais ne prononce pas ton nom.... On sait que le capitaine Servais Duplat a commandé le feu sur les otages à la Grande-Roquette. Tu serais coffré sur l'heure et tu me compromettais....

— Trace-moi la marche à suivre....

— Me laisser dire....

— C'est facile....

— Suis-moi....

Merlin conduisit Servais au bureau des naissances.

L'employé s'y trouvait.

Quoique ce fût un dimanche, jour de la Pentecôte, on faisait fonctionner d'urgence tous les services dont les titulaires étaient rentrés avec le maire.

Il fallait ne rien négliger pour reconstituer le plus vite possible une administration en désarroi et pour répondre aux besoins pressants des administrés du quartier qui, dans ce moment de crise, ne manqueraient point d'affluer à la mairie.

Merlin était parfaitement connu des employés qui le savaient agent très utile du gouvernement de Versailles pendant le règne de la Commune.

— Bonjour, monsieur Merlin, lui dit l'employé, y a-t-il quelque chose pour votre service ?....

Merlin répliqua, en désignant l'ancien capitaine de fédérés et la petite fille qu'il portait :

— Voilà une petite fille sauvée des flammes par ce brave homme. Père et mère entièrement inconnus. Veuillez prendre note des renseignements que vous donnera monsieur, pendant que j'irai prévenir

monsieur le maire de cet incident et lui demander ce qu'on doit faire de l'enfant.

—Compris, monsieur Merlin, mais je ne puis enregistrer cette petite fille sans l'ordre de monsieur le maire....

—Attendez, alors.... je reviens....

Merlin sortit.

Sur l'invitation de l'employé, Duplat prit un siège et coucha l'enfant sur ses genoux.

Le misérable éprouvait une perplexité fort grande.

Qu'allait-il se passer ?

Sa confiance en Merlin était fort grande, mais l'agent secret ne s'exagérait-il pas un peu son influence, et possédait-il réellement le pouvoir nécessaire pour le tirer d'embarras ?

Dix minutes s'écoulèrent.

Merlin reparut.

—Monsieur Bertin, dit-il à l'employé, monsieur le maire vous fait prier de vous rendre dans son cabinet. Venez aussi, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Servais Duplat, et à voix basse, il lui glissa dans l'oreille ces mots : Tout va bien !

Les trois hommes sortirent du bureau des naissances et se dirigèrent vers le cabinet particulier du maire.

Merlin ouvrit, après avoir frappé légèrement à la porte et laissa passer l'employé, et Servais Duplat portant toujours dans ses bras la petite fille de Jeanne Rivat.

Ensuite il referma la porte derrière eux.

—Voici l'homme et l'enfant, monsieur, dit-il en s'adressant au maire. M. Jules Servaize, que je vous présente, est connu de moi depuis longtemps. Il avait trouvé le moyen de quitter Paris pendant la Commune et il est rentré avec nous....

En entendant le nom de Jules Servaize, Duplat ne put s'empêcher de regarder avec un peu d'étonnement Merlin.

Celui-ci eut un clignement d'yeux presque imperceptible qui signifiait :

—Laisse-moi faire et dire.

Le maire s'était levé.

—Monsieur, fit-il en tendant la main au complice de Gilbert Rollin, je tiens à vous féliciter de l'acte de dévouement que vous avez accompli.... Ce brave Merlin m'a mis au courant.... Nous allons faire pour cette pauvre orpheline tout ce qui dépendra de nous, j'espère bien que le sauvetage dont elle a été l'objet ne restera point infructueux....

Puis, se tournant vers l'employé de la mairie, il ajouta :

—Monsieur Bertin, vous savez aussi bien, sinon mieux que moi, comment il faut procéder en pareil cas. Prenez des mesures pour que cette enfant soit confiée sans retard à une nourrice. Entendez-vous à ce sujet, si c'est possible, avec l'Assistance publique. Dressez un procès-verbal qui tiendra lieu d'acte de naissance, car il est à peu près certain que la pauvre petite fille n'a point encore été déclarée.... Arrangez-vous enfin de manière qu'on soit en état de répondre, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans, à ceux qui pourraient se présenter et réclamer l'enfant à un titre quelconque.... Ce n'est guère probable, mais cependant il ne faut rien négliger pour rendre impossible une confusion ou une erreur....

—Oui, monsieur le maire, répondit l'employé, mais....

—Mais, quoi ?

—Le bureau de l'Assistance publique ne fonctionne pas encore....

—N'avez-vous pas ici les noms des femmes auxquelles on s'adresse d'habitude pour leur confier les enfants trouvés, ou moralement abandonnés ?

—Oui, monsieur....

—Eh bien, choisissez-en une parmi celles qui demeurent près de Paris, car l'enfant doit sans nul doute avoir besoin de soins immédiats.

—Il y en a une à Saint-Maur-des-Fossés.

—C'est à celle-là qu'il faut conduire l'orpheline.

—Il sera nécessaire d'avoir un mot de vous, monsieur le maire, une pièce administrative, pour que Françoise Leroux, c'est le nom de la nourrice, consente à se charger de l'enfant....

—Je vais préparer cette pièce. On régularisera plus tard la situation....

—Mais, demanda l'employé, qui conduira la petite ?

Merlin intervint avec une rare présence d'esprit.

—Son sauveur, parbleu ! répondit-il.

Le maire se tourna vers Duplat et lui dit :

—Vous voudrez donc bien, monsieur, accomplir cette bonne action ?

—Certainement, monsieur le maire, et de grand cœur, répliqua l'ex-capitaine de fédérés.

A part lui, il pensait :

—Un rude malin, Merlin ! Il me donne le meilleur de tous les moyens de quitter Paris, et une fois dehors je filerai à Champigny me terrer chez Palmyre.... Ça sera très chic !....

Merlin reprit :

—J'accompagnerai monsieur jusqu'à la porte de Charenton, et à

cet effet je vous demanderai, monsieur le maire, de vouloir bien signer un laissez-passer que j'irai faire viser au commissariat de la Grande-Roquette.

—A quel nom, ce laissez-passer ?

—Au nom de Jules Servaize.... fit l'agent secret.

—Je vais le préparer.... Allez, messieurs....

L'employé, suivi de Merlin et de Duplat, sortit du cabinet du maire et regagna son bureau où il se mit en devoir de commencer le procès-verbal.

—Vos noms et prénoms, s'il vous plaît.... demanda-t-il à Duplat. J'ai cru entendre : *Jules Servaize*.... Est-ce bien cela ?

—Oui, monsieur.... répondit Duplat sans hésiter.

—Votre domicile....

Ce fut Merlin qui parla.

—Rue de la Roquette, numéro 22, maison incendiée, dit-il.

—Et vous, monsieur Merlin ?

—Alphonse-Isidore Merlin, rue des Boulets, numéro 14.

—Vous ne connaissez pas, messieurs, le numéro de la maison incendiée de laquelle s'échappait la mère de l'enfant recueilli ?

—Non, monsieur. Tout un pâté d'immeubles flambait, et d'ailleurs sous la pluie de balles je ne songeais guère à regarder les numéros....

—Aucun indice sur la mère ?

—Aucun.

—La petite fille, lorsque vous l'avez prise, était-elle enveloppée dans la couverture qui l'abrite en ce moment ?

—Oui, monsieur....

—Veuillez m'en dicter la désignation exacte.

Merlin déplia l'objet en question et dicta :

—Couverture de laine blanche ayant à chaque extrémité cinq rayures rouges séparées les unes des autres par un espace de cinq centimètres ; portant dans le tissu de la dernière rayure le mot : *Surfine*.

—Le linge de l'enfant est-il marqué ?

—Je l'ignore.

—Veuillez vous en assurer.

Merlin désenveloppa la petite fille qui se mit à crier.

La pauvre créature n'avait qu'une chemise de calicot ; pas de brassière.

—Le linge est marqué d'une R.... dit l'agent, ainsi que le petit bonnet, ajouta-t-il.

L'employé écrivait :

Duplat pensait :

—Une R.... *Rivat* ou *Rollin*, c'est épatant !.... On dirait que c'est fait exprès, tant ça s'ajuste bien !

—Pas de signes particuliers sur le corps ? reprit l'employé.

—Pas le moindre, répondit Merlin, après examen.

—Quel âge peut avoir cette enfant ?

—Oh ! pas plus de trois jours, et il faut qu'elle ait l'âme chevillée dans le corps, la pauvre p'tote, pour être aussi tranquille et aussi bien portante après les privations qu'elle subit depuis de longues heures.

—Il faudrait lui faire prendre un breuvage réconfortant qui la soutiendrait jusqu'au moment où elle sera dans les mains de la nourrice de Saint-Maur-des-Fossés, dit l'employé. Vous devriez aller faire préparer cela chez le pharmacien, monsieur Merlin, pendant que je vais compléter mon procès-verbal avec M. Servaize....

—Vous avez raison.... répliqua l'agent, j'y vais....

Et il sortit.

Au bout de dix minutes il rentra, rapportant une potion lactée et une cuiller à bouche.

Duplat fit boire la petite fille qui s'y prêta de la meilleure grâce du monde.

—Elle a bonne envie de vivre ! s'écria Merlin.

L'employé avait achevé la transcription de son procès-verbal sur le registre des naissances.

—Je vais vous donner lecture de l'acte que vous aurez à signer, messieurs.... dit-il en relevant la tête....

—Nous écoutons.... fit l'agent secret.

“ Le vingt-huit mai 1871, à onze heures du matin, par-devant nous, maire du onzième arrondissement, à comparu M. Jules Servaize, demeurant rue de la Roquette, 22, maison incendiée, ainsi que M. Alphonse-Isidore Merlin, demeurant rue des Boulets, 14, pour nous présenter un enfant du sexe féminin, recueilli sur la voie publique, rue de la Roquette, par M. Jules Servaize, au moment où une femme, la mère supposée, sortait d'une maison en flammes et tombait morte, frappée d'une balle, sur le pavé de la rue.

“ La naissance de cette enfant paraît remonter à trois jours.

Elle était enveloppée d'une couverture de laine blanche ayant à chaque extrémité cinq rayures rouges séparées les unes des autres par un espace de cinq centimètres et portant dans le tissu de la dernière rayure le mot : *Surfine*.

“ La chemise et le bonnet étaient marqués d'une R, brodée à la main, au coton rouge.

“ Le présent acte est rédigé avec tous ses détails pour rendre possible de donner satisfaction aux recherches qui pourraient être faites ultérieurement dans le but de retrouver cette petite fille à laquelle on a donné le nom de . . . ”

L'employé interrompit sa lecture.

— Quel nom voulez-vous donner à cette enfant, messieurs ? demanda-t-il aux deux hommes.

— Cela ne me semble pas avoir grande importance, répliqua Servais Duplat. Donnez-lui le premier nom venu.

— Son linge est marqué d'une R, fit observer Merlin. Prenons un nom qui commence par une R . . .

— Rose, alors, dit Duplat.

— Va pour Rose.

XLV

L'employé remplit, sur son acte, le blanc laissé pour recevoir le nom, et reprit sa lecture en répétant la dernière ligne :

“ A laquelle on a donné le nom de Rose.

“ L'enfant sera déposée, par les soins de l'administration municipale, chez la nourrice, veuve Françoise Leroux, demeurant rue du Pont-de-Créteil, numéro 18, à Saint-Maur-des-Fossés, sous le couvert de l'Assistance publique qui recevra signification de ce dépôt et copie de la présente déclaration, inscrite au folio 158 du registre des naissances, case 2 du dit folio.

“ Paris, le 28 mai 1871.”

L'acte était terminé.

— Veuillez signer, messieurs, dit l'employé en tendant sa plume à Servais Duplat.

L'ex-capitaine de fédérés signa : Jules Servaize.

— Un faux en écriture publique ! . . . pensait-il, c'est un peu raide tout de même . . . Mais, ma foi, tant pis . . . Ce n'est pas ma faute . . . C'est celle de Merlin . . . et, après tout, c'est sans conséquence. Une fois la moucheronne dans les mains de l'Assistance publique, je n'entendrai plus parler d'elle . . .

Merlin signa à son tour.

— Monsieur Servaize, reprit l'employé, vous aurez la complaisance, n'est-ce pas, de recommander à Françoise Leroux de nous faire rapporter ici, dans le plus bref délai, la couverture et les petits effets d'habillement de l'enfant qui sont décrits sur le procès-verbal . . .

— Je vous le promets, répondit Servais.

— Maintenant, veuillez aller réclamer à monsieur le maire les pièces qui vous sont nécessaires pour que la nourrice reçoive la petite fille à Saint-Maur-des-Fossés . . .

Duplat et Merlin allaient se retirer lorsque Gilbert Rollin parut sur le seuil du cabinet de l'employé.

Il était accompagné de M. Launay, son voisin, et d'une sage-femme portant un enfant dans ses bras.

Gilbert et Servais échangèrent un regard rapide.

— C'est fait, se dit à lui-même le mari d'Henriette. Il a tenu parole . . .

Le regard de l'ex-fourrier signifiait clairement :

— Vous voyez que tout va bien . . .

Après cette courte scène muette, Duplat sortit avec l'agent de Versailles.

Le maire, quoique débordé par l'énorme quantité des affaires qui lui incombaient en ce moment, n'avait point oublié de préparer les pièces administratives indispensables au prétendu Jules Servaize pour pouvoir déposer chez la nourrice l'enfant qu'il prétendait avoir recueilli rue de la Roquette.

Lorsque Merlin et Servais Duplat se présentèrent dans son cabinet, il n'eut qu'à inscrire sur sa lettre le nom de *Rose* choisi par eux.

A cette lettre, aux prescriptions de laquelle la nourrice, dépendant de l'Assistance publique, n'avait qu'à se soumettre, il joignit un laissez-passer que Merlin se chargerait de faire contresigner par le commissaire attaché à l'armée du général Vinoy et—nous l'avons déjà dit—siégeait en permanence à la prison de la Grande-Roquette où se concentraient tous les services de police du quartier.

Il remit ces pièces à Merlin en lui disant :

— Faites viser le laissez-passer, réquisitionnez une voiture aux frais de la mairie, et accompagnez monsieur Servaize jusqu'à la porte de Charenton. C'est le chemin le plus court pour se rendre à Saint-Maur-des-Fossés, puisque le service du chemin de fer de Vincennes n'est pas encore repris. Vous reviendrez ensuite me trouver ici, et je vous remettrai le procès-verbal de mon installation que me fait demander le général Valentin . . .

Puis, se tournant vers Servais Duplat, il ajouta :

— Une fois de plus, monsieur, recevez mes félicitations. Sans

vous, cette pauvre petite créature n'existerait certainement plus. Vous avez fait là un grand acte d'humanité qui vous honore, une belle action qui vous portera bonheur . . .

Et de nouveau il tendit la main au misérable gredin qui, tout en s'inclinant, pensait :

— Toi, mon bonhomme, je te retiens ! Tu peux te vanter d'être un gobeur de fort calibre !

Merlin et son compagnon quittèrent la mairie.

Quelques instants après, dans un fiacre réquisitionné, l'agent de Versailles et le capitaine de la Commune se dirigeaient vers la prison de la Grande-Roquette où le commissaire de police devait contresigner le laissez-passer de Jules Servaize.

Merlin avait partout ses grandes et ses petites entrées.

Il n'eut aucune peine à pénétrer dans le greffe de la prison, tandis que Duplat, blotti dans un angle de la voiture, évitait avec le plus grand soin de laisser voir son visage aux passants.

Merlin le rejoignit bientôt avec le laissez-passer en règle.

— A la porte de Charenton, commanda-t-il au cocher, et du train ! il y aura un riche pourboire . . .

Le cheval était bon.

Le fiacre roula rapidement.

* *

Gilbert, aussitôt que Servais Duplat l'eut quitté, emportant la seconde petite fille de Jeanne Rivat, n'avait pas perdu un seul instant.

Avec l'aide de son voisin, M. Launay, l'employé de commerce et de quelques autres locataires de la maison, il avait transporté Henriette, de la cave qui leur avait servi d'asile, à son appartement.

La réinstallation fut rapide.

Alors Rollin avisa au plus pressé, ce qui veut dire qu'il sortit pour se mettre en quête d'un médecin pour la mère et d'une nourrice pour l'enfant.

Henriette, dans la situation où elle se trouvait, ne pouvait hélas ! s'occuper de la petite fille et lui donner le lait et les soins nécessaires à sa vie.

Gilbert eut beaucoup de peine à trouver un médecin. A force de recherches, il réussit cependant à s'en procurer un.

Pour la sage-femme, ce fut plus facile.

Celle sur qui il mit la main demeurait non loin de chez lui, rue Saint-Maur.

Médecin et sage-femme arrivèrent donc ensemble au chevet d'Henriette.

Certain que celle-ci serait bien gardée, Gilbert songea qu'il était urgent d'aller déclarer à la mairie la naissance de l'enfant qui devait passer pour sa fille et qu'il avait fait voler à Jeanne Rivat par Servais Duplat, moyennant la somme de cent cinquante mille francs à payer sur l'héritage futur.

Le voisin qui, prié par lui de l'assister en cette circonstance, s'était mis la veille à son entière disposition, l'accompagna à la mairie ainsi que la sage-femme portant la petite créature qui ne demandait qu'à vivre et dont la constitution semblait vigoureuse.

Nous les avons vus franchir le seuil du bureau des naissances, juste au moment où Servais Duplat et Merlin en sortaient pour se rendre auprès du maire.

Gilbert fut enchanté de cette rencontre . . .

Elle lui donnait la certitude que l'ex-capitaine de fédérés avait rempli ses engagements de façon consciencieuse et qu'aucune complication d'où pourrait résulter quelque danger n'était à craindre.

On procéda à la déclaration de naissance.

L'enfant de Jeanne Rivat fut déclarée comme étant née le 25 mai, à deux heures du matin, au numéro 39 de la rue Servan, du mariage de Gilbert Rollin et d'Henriette d'Areynes.

On lui donna les prénoms de Marie-Blanche.

Par un de ces hasards qui semblent appartenir au domaine du roman plus qu'à celui de la vie réelle, et qui sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le suppose, les deux filles jumelles de Jeanne Rivat se trouvaient inscrites sur le registre des naissances de la mairie du onzième arrondissement, le même jour, sur la même page, à côté l'une de l'autre !

De cela, Gilbert avait la certitude.

Penché sur le bureau de l'employé pour lui fournir les indications nécessaires à la rédaction de son acte, il avait lu à l'envers l'autre procès-verbal dressé quelques instants auparavant, lecture rendue facile par la beauté de l'écriture, dont aurait été fier feu M. Prudhomme, élève de Brard et de Saint-Omer !

Les noms des déclarants, quoique moins biens calligraphiés, lui sautèrent également aux yeux.

“ Alphonse-Isidore Merlin.”

“ Jules Servaize.”

— Duplat n'a point donné son vrai nom, se dit le mari d'Hen-

riette. Pris de peur, il aura trouvé un complice pour appuyer son mensonge... Jules Servaize... C'est bon à savoir...

Séance tenante, Gilbert se fit délivrer une copie de l'acte de naissance de l'enfant qu'il venait de déclarer comme sa fille légitime.

Le tour était joué !

L'avenir, un moment si sombre, s'éclaircissait enfin...

A Henriette, sa femme, par conséquent à lui, l'usufruit, sans contestation possible, des millions du comte d'Areynes.

Complètement réconforté, il retourna à son domicile, et la sage-femme prit des mesures pour procurer sans retard une nourrice à la petite Marié-Blanche.

A cette heure, où tout semblait lui sourire, Gilbert n'éprouvait qu'un souci : celui d'avoir un complice au courant de la situation ; mais, ce complice, il comptait bien s'en débarrasser au plus vite.

Comment s'en débarrasserait-il ?

Il ne le savait pas encore, mais quand on est, comme il l'était, décidé à ne reculer devant l'emploi d'aucun moyen, on a beaucoup de chances d'arriver à son but.

Le fiacre qui emmenait vers la porte de Charenton Merlin, Servais Duplat et la petite fille qu'on croyait arrachée à la mort par ce dernier, n'arriva pas sans encombre à destination.

Partout Merlin devait parlementer avec les chefs des postes qui occupaient les rues, se faire reconnaître, exhiber le laissez-passer délivré par le maire du onzième arrondissement, et la pièce administrative justifiant la sortie de Paris de M. Jules Servaize.

Entre temps, lorsque le fiacre roulait, Duplat questionnait Merlin, et celui-ci le questionnait à son tour.

—J'ai parfaitement compris pourquoi tu m'as fait me camoufler d'un nom de fantaisie, dit Servais, mais ne crains-tu pas que cette supercherie soit découverte, un jour ?...

—Par qui pourrait-elle l'être ? répliqua Merlin, personne n'a intérêt à contrôler la déclaration... C'est une affaire classée, comme on dit au palais... Et d'ailleurs entre deux dangers il faut toujours choisir le moindre... Tu risquais d'être parfaitement et immédiatement fichu, si ton nom avait été prononcé une seule fois. Maintenant, plus rien à craindre... La gosse appartient à cette heure à l'Assistance publique... On ne s'occupera pas plus à l'avenir de Jules Servaize que du Grand-Turc ! Grâce à moi tu vas pouvoir sortir de Paris sous la sauvegarde du gouvernement... Je t'aurai encore une fois tiré d'embarras. Conduis bien ta barque quand tu vas te trouver hors des fortifications et tu pourras dormir tranquille...

—Je te fiche mon billet que je ne commettrai pas d'imprudence ! sois sans inquiétude, mon vieux frère !...

—Je te conseille d'éviter de te montrer pendant quelque temps, et de te terrer comme une marmotte... Souviens-toi de ce que je t'ai dit : Tu as été dénoncé comme capitaine de fédérés ayant commandé le feu sur les otages, et on va certainement faire quelques recherches pour te trouver... Porte donc, jusqu'à nouvel ordre, le nom de Jules Servaize qui est blanc comme la neige... Ce sera prudent...

—Il y a une chose à laquelle tu ne penses pas, fit observer Servais Duplat.

—Quelle chose ?

—Ce nom de Servaize appartient peut-être à quelqu'un...

—A personne que je sache. Il m'est venu au hasard sur les lèvres... Le premier venu était le bon, pourvu qu'il ne fût pas le tien... Il te mettra à l'abri des recherches, c'est tout ce qu'il faut.

—Enfin, si j'étais arrêté...

—Pourquoi le serais-tu ? C'est invraisemblable...

—Tout est possible... Enfin, dans ce cas, ne pourrais-je me réclamer de toi ? faire valoir le service que j'ai rendu à l'armée de Versailles en lui livrant la porte des Prés-Saint-Gervais, et...

Duplat allait continuer.

Merlin lui coupa la parole.

—Garde-toi bien de faire cela ! s'écria-t-il. On te désavouerait carrément, quelles que soient tes affirmations, quelles que soient même les preuves que tu pourrais fournir... Je te l'ai déjà dit et je te le répète, seul je suis connu et, pour le gouvernement, seul j'ai agi. C'est moi qui ai été payé et laissé maître du choix des moyens et des hommes qu'on ne voulait même pas connaître... Je serais donc mal venu à certifier que tu as été mon collaborateur dans cette affaire. Je ne t'en sais pas moins gré, et je te prouve en t'aidant à prendre la poudre d'escampette, lorsque mon devoir d'agent de l'autorité régulière était de te livrer... D'ailleurs, si tu sais t'y prendre, tu n'as à craindre aucune arrestation. Que comptes-tu faire hors de Paris jusqu'au jour où on ne pensera plus à toi ?

XLVI

—Je vais me terrer à Champigny... lui répondit Duplat.

—Tu connais quelqu'un de sûr dans ce village-là ?

—Oui.

—Qui donc ?

—Une amie à moi...

—C'est juste, je n'y pensais plus... mam'zelle Palmyre, la blanchisseuse...

—Une fille très chic... Chez elle je serai en sûreté...

—Veux-tu que je te donne encore un bon conseil ?...

—Donne ! j'ai confiance en toi.

—Tu ne saurais mieux faire... Eh bien ! mon conseil, le voici : Reste le moins longtemps que tu pourras chez Palmyre...

—Pourquoi ?

—Parce que Champigny est trop près de Paris... La police y fourrera son nez, un de ces quatre matins... A ta place j'irais faire un petit tour à l'étranger, en Suisse ou en Belgique, en attendant une amnistie qui ne manquera pas d'être votée un jour ou l'autre... tu as de l'argent, tu n'es point bête, tu te tireras toujours d'affaire...

—Tu as peut-être raison...

—J'ai raison certainement... Attends trois ou quatre jours et file en Suisse comme un zèbre. C'est plus sûr...

—Mais, pourrai-je passer la frontière sans passeport ?

—Rien de plus facile.

—Comment ?

—Tu descendras de chemin de fer deux stations avant celle où les agents de la sûreté veillent déjà depuis quelques jours, et tu passeras la frontière à pied, par des petits chemins de traverse, comme un bon bourgeois qui se promène la canne à la main...

—Le temps de me reposer un peu, et en route pour la Suisse !...

On était arrivé à la porte de Charenton.

—Tu conserveras la voiture jusqu'à Gravelle pour aller plus vite... dit Merlin. A Gravelle tu la renverras et tu gagneras de ton pied léger Saint-Maur-des-Fossés et la maison de Françoise Leroux... Moi je vais te quitter, il faut que je rentre immédiatement à Paris où le devoir m'appelle...

La porte de Charenton était gardée par une compagnie de chasseurs et par des gendarmes.

L'agent de Versailles entra dans le bureau de l'octroi où se tenait l'officier commandant du détachement, se fit reconnaître et exhiba de nouveau les pièces autorisant la sortie de Paris de Jules Servaize.

Ces pièces étant en règle, l'officier ordonna de laisser passer.

—N'oublie aucune de mes recommandations, dit Merlin à Duplat en lui serrant la main. Au revoir et bonne chance !

—Merci !

Le fiacre, continuant à rouler vers Gravelle, franchit l'enceinte des fortifications.

Duplat poussa un soupir d'allègement.

—Je suis sauvé ! pensa le misérable. Une fois l'enfant entre les mains de Françoise Leroux, je n'aurai plus à m'occuper que de moi-même, et nous verrons bien si les mouches de la police versaillaise viennent à bout de mettre les pattes sur la peau de bibi ! et j'y tiens, à la peau de bibi ! C'est la mienne !

La voiture filait bon train sur la route déserte de Saint Maurice.

Tout à coup, un rayon de soleil perça le ciel gris et brumeux, laissant tomber comme une poussière d'or sur les branches de lilas en fleur émergeant au-dessus des murailles d'enceinte des propriétés longeant le côté gauche de la route.

A droite les saules et les vernes, entre lesquels coulait silencieusement un petit bras de la Marne, resplendissaient sous une légère couche de rosée qui mettait des diamants sur leurs feuillages aux dessous argentés.

Dans les branchages flexibles les petits oiseaux chantaient éperdument, célébrant à gorge déployée la joie de vivre, l'espace libre, la nature qui faisait son renouveau, comme si la guerre odieuse et la Commune infâme ne venaient pas d'ensanglanter la terre de France.

A Gravelle, Duplat renvoya le fiacre et il s'engagea d'un pas rapide sur la route qui le conduisait directement à Saint-Maur-des-Fossés.

La veuve Françoise Leroux habitait, rue du Pont-de Créteil, une maison située entre cour et jardin.

En moins de vingt minutes, l'ex-capitaine de fédérés, portant sur son bras la petite Rose, fardeau léger qui ne ralentissait point sa marche, eut atteint la demeure de la nourrice.

La porte de la cour était fermée.

Il sonna.

Une vieille femme vint lui ouvrir.

—Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 118,000 Bohémiens aux Etats-Unis.

—Les Chinois mangent plus de dix millions de chiens par année.

—Dans un mille de chemin de fer, il y a 2,112 dormants.

—Règle générale, les cheveux de l'homme blanchissent cinq ans plus tôt que ceux de la femme.

—Il y a 143 dénominations religieuses aux Etats-Unis. Elles possèdent 142,521 églises d'une valeur totale de \$679,630,139.

—D'après un relevé fait récemment, il y a, à New-York, 16,000 garçons de buvettes. Cela donne une idée du nombre des buveurs !

—Les citoyens des Etats-Unis dépensent chaque jour de l'année 12,000,000 d'estampilles de toutes sortes, total pour l'année 4,380,000,000.

—Dans le cours des vingt-cinq dernières années, l'Europe n'a pas dépensé moins de \$25,000,000,000 pour se maintenir sur un pied de paix. A ce compte-là, la guerre ne pourrait pas être plus dispendieuse.

—M. Guilloz, de Paris, vient de trouver le moyen de photographier l'intérieur d'un œil humain, du vivant même de son possesseur. Comme l'œil est, dit-on, le miroir de l'âme, on arrivera à faire la photographie de nos sentiments. A l'aide de la photographie, on peut s'assurer si un timbre-poste a déjà servi quelque bien qu'on l'ait lavé pour effacer l'encre mise par les employés de la poste. La couleur verte ou bleue du timbre ne laissera pas d'impression sur la plaque ; mais les traces de l'encre, qui ne paraissent pas à l'œil nu, pourront se voir distinctement, au point de lire la date et le nom du bureau de poste.

—L'amiral *** continue dans la *Nouvelle Revue* du 15 juillet sa magistrale étude sur La flotte française et son rôle stratégique. M. Novicov, dans la même livraison, établit ce que coûte d'argent et d'hommes à l'Europe, la Question d'Alsace-Lorraine. A lire aussi : Je deviens colon, par Hugues Le Roux ; Le partage, le roman nouveau d'Antony Blondel ; Les poésies d'Ibsen, par Gustave Kahn ; Gibraltar, par Georges Lecomte ; Renée de France, par E. Rodocanachi ; Enquêtes parisiennes, "le Marais", par H. d'Almèras ; Les lettres sur la politique extérieure, de Mme Adam ; La décentralisation, par M. de Marcère. A signaler une rubrique nouvelle : Quinzaine littéraire par E. Ledrain.

JEUX ET RECREATIONS

LOGOGRIPE

Sur cinq pieds je vous effraye ;
Sur quatre pieds je vous effraye ;
Sur trois pieds je vous effraye ;
Sur deux pieds je vous défraye.

ÉNIGME

Mon père n'est pas laid, encor qu'il soit tortu,
Et nous avons tous deux une mère commune.
Plus on me presse, et plus j'ai de vertu
Pour charmer l'infortuné.
Et quoique je sois libre et franc,
On me fait sur la terre
Une très rude guerre, [sang.
Les gens les plus humains s'abreuvent de mon

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE No 587

Devinette jeu de mots.—Les mots sont : Tonnerre ; ton air ; tonnerre ; ton aire.
Enigme.—Le coq.
Gravure-devinette.—Le loup se trouve au-dessus de la voiture et fait face aux maisons.

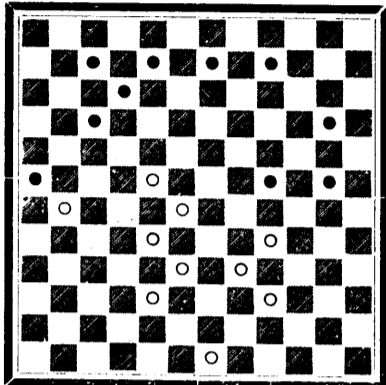
ONT DEVINE :

Mlle Marthe P. et Antonia, Léopold-L. Bernard, Mlle Léa Lambert, Antonio Pelletier, Mlle Minervine O'Hier, Arthur Pouliot, Mlle Alice Léveillé, Mme Benjamin Bélanger, Montréal ; Mlle Rose - Anna Guillemette, Trois-Rivières ; Mme A. E. Jacques, Mme N. Lefebvre, Mlle P. Reid, Mlle Léontine Lefebvre, St-Télesphore de Soulanges ; Cha Rivet, L'Assomption ; Aimé Richer, St-

Hyacinthe ; A. Desroches, Ste-Thérèse de Blainville ; Mlle Ludvine Rémillard, Lawrence (Mas.) ; Rieuse-Aimante, Fleur de Mai, Joliette ; Mlle Amélia Houle, Saint-Hugues ; Mlle Marie-Louise Guay, Sherbrooke ; Deux yeux noirs, Arthabaskaville ; Frank Belle-Isle, Lawrence (Mass.) ; Bernadette et Arthur, Valleyfield ; Mlle Schayer, Montréal ; Gillet, Nicolet.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME DE DAMES No 172
Composé par M. E. St-Maurice, Montréal
Noirs—10 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 170

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
35	9	57	18
10	29	18	3
32	64	3	42
64	70	42	64
70	71 gagnent.		

Solutions justes par MM. E. Pilon, J. P. Cousineau, Ottawa.

12 ROMANS POUR \$1.00
6 POUR 50 CENTS

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la malle, sur réception du prix en argent ou en timbres-poste, canadiens ou américains.
Demandez notre catalogue au complet des romans et de musique.

LEPROHON & LEPROHON,
Libraires-Éditeurs,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPEUTEUR

187, RUE SAINT JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacie de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDES PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC HARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison* 25 rue de Lille, Paris.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

MESDAMES

Toutes les dames élégantes Emploi.

"CREME LA SIMON"

Mme ADELINA PATTI dit : "Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons Gerçures Engèlures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 3 août 1895

45,889

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie

NE MANQUEZ

PAS CEI

Une baisse Considerable

DANS LES

ETOFFES A ROBE

10,000 vgs d'Etottes à Robes tout laine, comprenant un assortiment considerable de toutes les Nouveautés de la saison. Qualité supérieure. Prix régulier, de 75c à \$ 1.50, pour être - - sacrifiées à seulement - -

:: 39c ::

LA VERGE

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTREAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur.

156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMAOS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS


Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de MONTREAL (limitée).



LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

N° 11½ RUE GOSFORD
MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

Laprie & Lavigne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE 7283

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

La Nouvelle Revue
16, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

11 mois	50 ^{fr}	56 ^{fr}	62 ^{fr}
6 mois	26 ^{fr}	29 ^{fr}	32 ^{fr}
3 mois	14 ^{fr}	15 ^{fr}	17 ^{fr}

Paris et Juin
Département
Strasbourg...

On s'abonne sans frais dans les Bureaux de la Revue, les agences de Crédit Lyonnais et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN - 6 MOIS, \$3.20

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 128 W. 25th street, New-York ou à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Harrel, gérant.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. (Sample copies, 25 cents.) Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts.

MUNN & CO., NEW YORK, 361 Broadway